



Fukushima

William T. Vollmann

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

William T. Vollmann
FUKUSHIMA
Dans la zone interdite



William T. Vollmann

FUKUSHIMA

DANS LA ZONE INTERDITE

Voyage à travers l'enfer et les hautes eaux dans le Japon de l'après-
séisme

Traduction de l'anglais (États-Unis) par Jean-Paul Mourlon

TRISTRAM

DU MÊME AUTEUR

Décentrer la Terre Copernic et les révolutions des sphères célestes, 2007 traduit par
Bernard Hoëpffner

Postface à Eurêka d'Edgar Allan Poe, 2007 traduit par Bernard Hoëpffner

Le Livre des violences, 2009 traduit par Jean-Paul Mourlon

Le Roi de l'Opium et autres enquêtes en Asie du Sud-Est, 2011 traduit par Jean-Paul
Mourlon

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Les Nuits du papillon, Robert Laffont, 1998, 10-18, 1999

Des putes pour Gloria, Christian Bourgois, 1999, Points, 2000

Treize récits & treize épitaphes, Christian Bourgois, 1999, Points, 2001

Récits arc-en-ciel, Christian Bourgois, 2000

La Famille royale, Actes Sud, 2004, Babel, 2006

Les Fusils, Le Cherche-Midi, 2006, Babel, 2007

Central Europe, Actes Sud, 2007, Babel, 2009

Pourquoi êtes-vous pauvres ?, Actes Sud, 2008, Babel, 2010

Étoile de Paris, Actes Sud, 2010

Le Grand Partout, Actes Sud, 2011

© William T. Vollmann, 2011
titre original : *Into the Forbidden Zone*
édition en langue originale : Byliner, Inc., San Francisco, 2011
(nouveau titre donné par l'auteur en 2012 :
When the Wind Blows from the South [Quand le vent vient du sud])

Photographie de couverture : Ishinomaki, Japon © William T. Vollmann, 2011 ainsi
que pour les photographies intérieures

Tous droits réservés
© Éditions Tristram, 2012, pour la traduction française

Recevez notre catalogue illustré en écrivant à : Tristram – BP 90110-32002 Auch cedex
tristram@tristram.fr
Consultation : [www. tristram. fr](http://www.tristram.fr)



I

PICARESQUES PÉRÉGRINATIONS D'UN DOSIMÈTRE

J'avais négligé depuis deux ou trois ans la règle d'or du journalisme – maintenir ses rendez-vous chez le dentiste – mais, pour me plier aux pratiques actuelles du Japon, je me hâtai de fréquenter mon hygiéniste, qui pressait le groin de la caméra à rayons X contre les pommettes des patients et portait donc un dosimètre fixé à sa blouse rose. Grâce à elle, je fis la connaissance du numéro de téléphone de Carol (lors des coups de fil suivants j'eus affaire à Ginger), qui me passa un vendeur nommé Bob, lequel reconnut qu'il avait encore bel et bien un compteur Geiger en stock – ou, plus exactement, une sorte de gadget post-Geiger-Müller qui, dit-il (il ne l'avait pas réellement examiné, mais semblait interpoler à partir de données d'écran), ressemblait à une calculatrice électronique. Exposition actuelle et cumulée, rayons X et rayons gamma, alarme à l'exposition programmable – oh, délicieux ! Tant pis pour son incapacité à détecter particules alpha et bêta ; celles-ci ne seraient-elles pas plus ou moins inoffensives tant que je m'abstiendrais de les ingérer ? (Dans le corps, remarquait mon guide sur les incidents provoqués par des radiations, « les émetteurs alpha et bêta sont les plus dangereux », car ils « peuvent ioniser les radiations dans les tissus environnants, endommageant l'ADN ou autre matériau cellulaire ^[1] ».)

Cinq cents dollars plus frais de port, paiement uniquement par carte de crédit ; ainsi parla Bob, qui doit avoir su qu'il était en position favorable, car les autres compagnies que j'avais contactées auparavant étaient en rupture de stock, deux semaines s'étant déjà écoulées depuis l'accident du réacteur. Au Japon, avais-je entendu dire, on ne pouvait plus acheter de dosimètres du tout. Je me demandai à voix haute si le produit de Bob s'accompagnait d'une sonde à planter dans mon sashimi, parce que ce pourrait être *amusant*, suggérai-je. Élodant cette dernière question, Bob (qui m'informa qu'il avait eu une longue semaine très difficile) m'assura que je pourrais tenir la machine à quinze centimètres, disons d'un verre d'eau, après

quoi je saurais vraiment quelque chose. L'eau potable étant indisponible dans une bonne partie de la zone frappée par le désastre, et celle de Tokyo épicée d'une radioactivité variable, je m'estimai futé d'avoir bondi sur cette capacité de surveillance ponctuelle.

À ce point de notre transaction, tout acheteur de voiture d'occasion qui se respecte aurait donné un coup de pied dans un pneu en hochant gravement la tête ; j'en accomplis l'équivalent en demandant quelles unités de mesure employait la chose. Des millisieverts et des millirems, répliqua Bob. Je confesse que cette nouvelle me donna l'impression d'être très vieux, car de mon temps il n'était question que de roentgens. Quand je téléphonai à mon ami le radiologue en retraite, il se plaça résolument dans mon camp, annonçant : « Je suis trop âgé pour m'occuper de millisieverts. » Me souvenant vaguement que du temps de mes études en fac 400 roentgens étaient une dose létale, j'époussetai mon exemplaire de *Physical Chemistry* (1966), dans lequel j'appris que « le développement du réacteur nucléaire, qui promet d'être une importante source d'électricité, a conduit à bien des problèmes chimiques stimulants ⁽²⁾ ». Voilà qui est sympathique. À la vérité, « est létale une dose unique de radiation à tout le corps humain d'environ 500 roentgens ⁽³⁾ » ; maintenant tout me revenait, sauf que je ferais mieux d'apprendre comment convertir en sieverts.

Mon maigre voisin, un vieux Suédois, offrit de me prêter son compteur Geiger, souvenir de tractations commerciales dans l'Oblast autonome juif d'URSS ⁽⁴⁾, mais je ne pouvais garantir ma capacité à le lui rendre. À ma demande, il procéda à un relevé dans mon parking, dix bonnes journées après que le panache radioactif japonais eut officiellement atteint notre cité. Le cadran resta à zéro. Ah, le journal n'avait-il pas promis que les niveaux étaient pratiquement indétectables ? Soupissant, mon voisin se demanda si son jouet était encore calibré. Il le remit dans son étui de cuir usé et, comme je voyais qu'il l'aimait beaucoup, je sus que je faisais bien de le laisser à sa garde.

Mon nouveau dosimètre (dont je refuserai de donner la marque et le modèle tant que le fabricant ne m'aura pas payé) ressemblait effectivement à une calculatrice. C'était une petite chose en plastique, pansue, bleue, quelconque, avec une pince pour la fixer à une poche. Au bout d'une heure environ, je parvins à comprendre comment le mettre en marche. Et vous savez quoi ? Le chiffre dans l'étroit cadran était zéro. Comment pourrais-je m'assurer qu'il fonctionnait ? Certes, un certificat de calibration avec signature manuscrite l'accompagnait ; et la radioactivité naturelle à Sacramento devant être négligeable, même maintenant, que le cadran n'affiche qu'un zéro et rien qu'un zéro n'était pas un motif de suspicion ; quand même, je préférerais ne pas confier ma vie à un simple certificat.

C'est ainsi qu'une autre voisine au cœur tendre, qui était en relation avec les pompiers de la ville, apporta dans mon salon une enveloppe matelassée portant l'étiquette DANGER – RADIATIONS. Ma fille de douze ans eut une grimace horrifiée et préféra rester dans la cuisine. La voisine en sortit une boîte en plastique contenant une source radioactive ponctuelle d'ampleur inconnue, que sa main nue fit passer de son côté du sofa au mien. Elle m'assura que cette source était faible, et pareillement son bonus surprise : une de ses assiettes Great Aunt Lou à l'émail orange, devenues une rareté dès que notre gouvernement avait réquisitionné cet émail pour le Projet Manhattan (5). Je fis tinter mon dosimètre contre la source et l'assiette, cinq bonnes secondes à chaque fois, et l'affichage resta résolument à zéro. Je comprendrais en temps voulu que Bob avait présenté de manière erronée les capacités de la machine ; tout ce qu'elle pouvait lire, sauf dans des cas extrêmes, c'était la radiation incidente, qui est comme la radiation ambiante tout autour de vous, comme l'air. Il me faudrait croire sur parole que l'eau potable de Tokyo était sûre. Je restai là, abattu, à côté de ma voisine, me demandant si mon jouet n'était pas arrivé cassé, et m'imaginant que ma jambe recevait un coup de soleil radioactif. Mais pourquoi n'éloignait-elle pas cette assiette ?

Toute la nuit je laissai près de mon lit mon dosimètre en mode mesure, et le matin il était toujours à zéro. Mais ensuite les Dieux des Radiations jugèrent bon de m'accorder un signe. La tumeur cérébrale de mon meilleur ami ayant recommencé à croître (ou peut-être ne croissait-elle pas, tout dépendant quels docteurs disaient quoi), le temps vint d'une chirurgie au couteau gamma. Je l'accompagnai, avec sa femme, dans la pièce pendant qu'on l'attachait avec une sangle. Puis nous revînmes dans la salle d'attente nous inquiéter pour lui. Durant cet intervalle de dix minutes, le dosimètre indiqua 0,1 millirem. Cela voulait-il dire qu'il y avait ici des radiations errantes, ou simplement que l'appareil fonctionnait par incréments de 0,1 millirem ? Dans un cas comme dans l'autre, la vie reprenait. Je décidai d'oublier les millisieverts et de m'en tenir aux millirems.

Mon guide des incidents provoqués par des radiations (cadeau de la voisine à l'assiette orange) m'informa que 0,05 millirem ou moins par jour se situe dans les limites de l'exposition normale à la radioactivité naturelle, tandis que 0,1 millirem peut être considéré comme n'ayant rien d'exceptionnel ; de fait, la dose moyenne (aux États-Unis, je suppose) est de 360 millirems par an – chiffre qui me paraît terriblement élevé, puisque 365 jours à 0,1 millirem devraient ne donner que 36,5 millirems. Il ne fait aucun doute que notre auteur avait dû ajouter quelques radiographies du thorax, des voyages en avion et des nuits chez les copines dans des châteaux de pierre remplis de gaz radon. Un relevé supérieur à 0,1 millirem par heure, appris-je,

était préoccupant (6). Préoccupé, je ne l'étais guère ; mes résultats à San Francisco et Sacramento étaient de l'ordre de 0,1 millirem par jour.

Le guide me conseillait, si j'étais un « répondeur » du meilleur type officiel, de limiter en toute occasion ma dose à 5 rems ; ce serait donc mon plafond pour le Japon. Cinq rems pour dix jours donnaient 500 millirems par jour, soit cinq mille fois ce que j'obtenais à San Francisco. Selon l'Agence de Protection Environnementale américaine, certains symptômes bénins peuvent apparaître à 30 rems. La maladie due aux radiations se manifeste entre 70 et 100 rems. Au-dessus de 350 rems, toute guérison a des chances d'être suivie par une rechute. La dose létale, dans les 60 jours, pour 50 % des humains, se situe entre 250 et 500 rems. (Les rems ne ressemblent-ils pas aux roentgens ? Ah, « rem » est l'abréviation de *roentgen equivalent man.*) À 5 000 rems (ou, si vous préférez, 50 sieverts), tous les patients meurent dans les deux jours (7).

Au Japon, les autorités jonglaient avec aisance entre les millisieverts par heure pour l'air, et les becquerels pour l'eau potable. Le millisievert est une unité de dégât biologique ; le becquerel est relatif aux désintégrations atomiques par seconde. Aucune des personnes que j'ai rencontrées là-bas ne pouvait s'y retrouver.

Mon ami Dave Golden, qui connaît tout le monde, réussit je ne sais trop comment à m'obtenir une rencontre avec le Dr Jean Pouliot, vice-président du service d'oncologie radiative du Mount Zion Hospital de San Francisco. C'était un homme affable d'âge moyen. Il était accompagné d'une physicienne jeune et jolie, à la compétence discrète, nommée Josephine Chen. Le Dr Pouliot déverrouilla la porte d'une pièce sans fenêtre, prit un compteur de la taille d'un petit ordinateur portable, et s'approcha d'une certaine armoire métallique dont le devant portait une mise en garde contre les radiations. Le compteur ne réagit pas, mon dosimètre non plus. Avec un soupir, il ouvrit l'armoire, écarta un nid de lingots de plomb et en retira un objet cylindrique. Son compteur ne montra toujours rien : de toute évidence la batterie était morte. Josephine approcha mon dosimètre de l'objet, et l'alarme résonna. Je me sentis heureux. Pendant le quart d'heure passé dans cette pièce, Dieu nous octroya 0,6 millirem céleste !

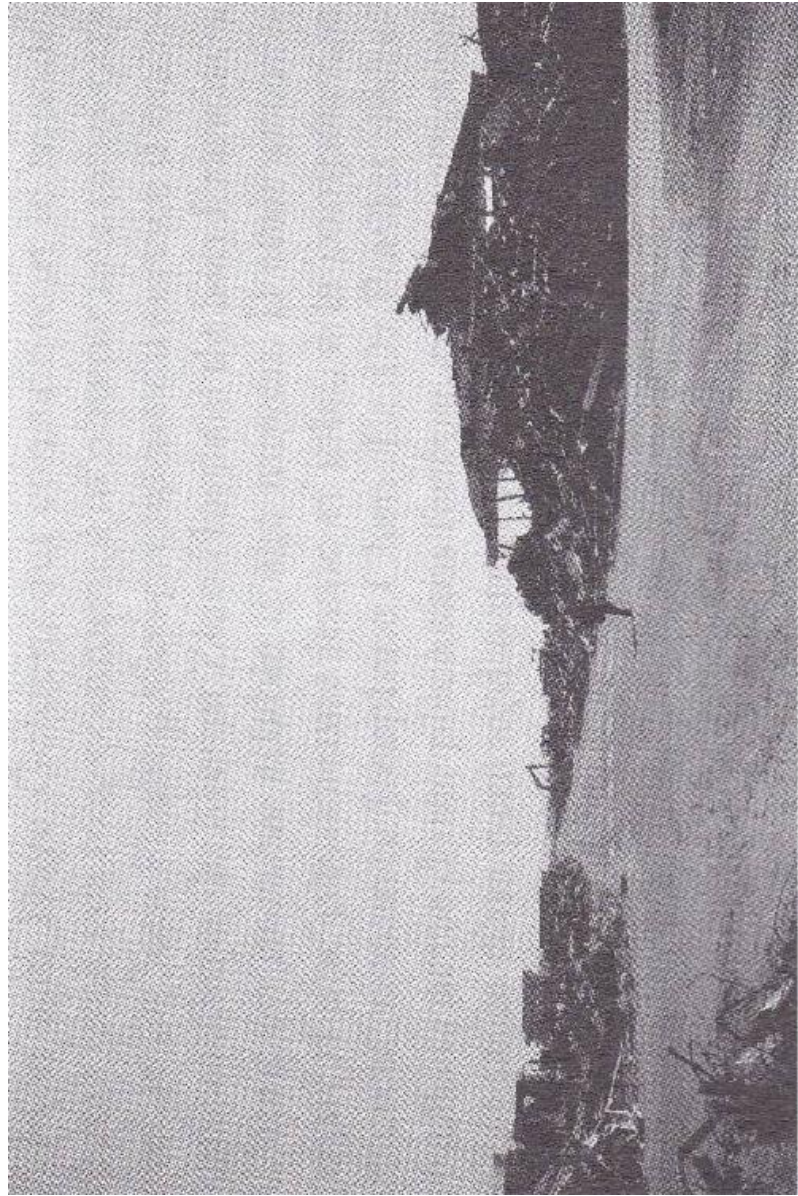
« C'est un peu élevé, dit le Dr Pouliot. Nous devrions peut-être le remettre à sa place. »

Son compteur étant mort, je ne pus m'en servir pour calibrer mon dosimètre. Étant donné mon expérience avec l'assiette orange de ma voisine, j'avais des raisons de croire qu'il pourrait être insensible, ou peu précis, à basse intensité. Mais au moins il faisait quelque chose. Je

n'avais peut-être pas très bien fait mes devoirs, mais j'espérais obtenir un A pour mes diligentes attentions.

Le Dr Pouliot jugeait un peu dangereuse ma dose plafond de 5 rems. Quand je lui montrai la page de mon guide où l'APE la recommandait, cet homme tolérant dit qu'après tout, ils devaient savoir ce qu'ils faisaient.

Le lendemain, je pris l'avion pour le Japon, accumulant 1,2 millirem (environ le huitième d'une radiographie du thorax) en onze heures et demie {8}.



Sendai.

II

RÉCIT DE CHOSES QUE NOUS POUVONS À PEINE CROIRE, ET ENCORE MOINS COMPRENDRE

Le 11 mars 2011, un tremblement de terre de magnitude 9 frappa la côte est de la principale île de l'archipel nippon. Un tsunami s'ensuivit. La veille du jour où je quittai Tokyo pour la zone sinistrée, les pertes avaient été réparties comme suit : 12 175 morts, 15 489 disparus, 2 858 blessés {9}. Dans cette zone se trouvaient deux centrales nucléaires appartenant à la Tokyo Electric Power Company ou, en abrégé, Tepco. La Centrale Numéro Un de Fukushima, avec ses six réacteurs, émergea de la catastrophe avec plus de fissures et de failles que son homologue située quelques kilomètres plus au sud. Le 26, l'eau dans son deuxième réacteur émettait au moins un sievert par heure de radiation {10}. À ce rythme, une personne recevrait en trois minutes la fameuse dose de cinq rems.

La situation semblait peu engageante, d'autant plus que je n'étais pas le seul ignorant du Japon.

27 mars :

Q. : D'où venait cette eau radioactive ?

R. : Les responsables de la centrale et les régulateurs du gouvernement disent qu'ils ne savent pas {11}.

3 avril :

On ignorait samedi matin combien d'eau avait fui, et pendant combien de temps {12}.

Avant mon départ pour le Japon, Peter Bradford, ancien membre de la Commission de Régulation Nucléaire et désormais membre du conseil d'administration de l'Union of Concerned Scientists {13}, m'avait dit : « Je suis de plus en plus inquiet de l'incapacité du grand public japonais à obtenir des informations précises. La première semaine, j'ai pensé que le gouvernement japonais se montrait prudent pour de bonnes raisons. À la troisième semaine, il y a de plus en plus

de signes que des détails sont dissimulés. En ce moment, il y a, pour commencer, ce niveau de radiation extrêmement élevé, dont on a déclaré que c'était une erreur de mesure, et ensuite la découverte d'iode 134, qui a une demi-vie très courte et ne peut être présent que s'il y a un problème de masse critique, et ils disent que là encore c'est une erreur. Ça en fait deux. »

« Quel serait le pire scénario ? »

« Si l'un des cœurs parvenait à la masse critique pour produire ne serait-ce qu'à petite échelle une explosion nucléaire. »

« Quelle part du Japon deviendrait inhabitable ? »

« C'est difficile à dire. Ça dépend beaucoup des vents. Jusqu'à présent les Japonais ont eu de la chance, les vents soufflent d'ouest en est, en direction de la mer. »

POURQUOI CET ESSAI EST DÉPOURVU DE STATISTIQUES

Bien que ma lettre d'accréditation informât les très rares Japonais intéressés que mes obligations impliquaient « l'interview d'individus et d'officiels au nom de notre publication », je ne jugeai pas de mon devoir d'obtenir des chiffres de morts et de blessés, de niveaux de radiation, etc., qui pourraient bien être mensongers et seraient certainement remplacés par d'autres (la sidérante capacité de l'officiel japonais à ne dire absolument rien n'a d'égal que l'absurde degré de confiance que le grand public place en lui ; tandis que la suspicion cynique de l'électorat américain trouve son parfait complice dans la malhonnêteté complaisante et parfois même fanfaronne de nos officiels.).

Je ne pouvais pas non plus imaginer que les « experts » aient quelque chose de plus à dire sur les questions les plus profondes soulevées par cette tragédie en cours, que ceux qui en souffraient. Enfin, je ne voyais aucun bénéfice à m'adresser à des personnes prises dans de grandes souffrances affectives. En lisant ce compte rendu, vous verrez que ceux que j'ai interviewés étaient, pour des individus matériellement ruinés, relativement « chanceux ». Seule la famille d'Ishinomaki avait perdu un de ses membres – pour le moment. Ce choix fut moins le fruit d'une politique délibérée de ma part que la conséquence du fait que ceux qui ne pleuraient pas la mort d'un parent se sentaient plus portés à ouvrir leur cœur à un étranger, et donc que j'avais plus de chances de les rencontrer.

Si prudemment attentionnée que j'aie imaginé cette approche, elle ne me mettait guère au-dessus de tout soupçon. Jamais je n'avais vu

mon interprète, dont j'étais proche depuis des années, aussi léthargique et irritable ; elle reconnut être déprimée, pour ne pas dire furieuse contre Tepco et l'État. Sa cousine, qui ne me connaissait pas, s'attendait à ce que je fasse des dégâts, et m'exhorta donc (a) à n'interviewer personne sans cette doublure japonaise, l'intermédiaire ; (b) à commencer en invitant les personnes que j'interviewerais à s'abstenir de répondre à toute question qu'elles n'aimeraient pas ; et (c) par-dessus tout, à payer, payer et encore payer. J'avais toujours eu l'impression que c'était ce que je faisais chaque fois que je passais au Japon, étant habitué à glisser des billets de 10 000 yens flambant neufs dans des « enveloppes de gratitude ». Autrefois, cela aurait représenté un tout petit peu plus de 80 dollars américains ; maintenant cela en faisait 125. J'étais disposé à les déboursier, surtout pour ceux qui étaient dans le besoin ; mon interprète et sa cousine, toutefois, m'informèrent qu'une si petite somme serait « impensable ». Elles attendaient de moi que je paie quarante ou cinquante mille yens. Je restai inébranlable, invitant l'interprète à ouvrir son cœur et à ajouter ce qu'elle souhaiterait à mon enveloppe, comme elle le fit bel et bien, non sans une discrète rancœur ; je suis sûr que cela lui coûta au moins autant que ce que je lui versai pour la rétribuer. Notre travail commença par cet épisode pénible.

Ce jour-là, et tous les autres, je consultai le dosimètre, peut-être plus fréquemment que nécessaire, mais je ne pus guère savoir quelle était la salubrité de chaque heure. L'affichage changeait effectivement par incréments de 0,1 millirem ; il n'y avait pas d'intermédiaire. À San Francisco, comme je l'ai dit, il enregistrait le même 0,1 millirem toutes les vingt-quatre heures environ, changeant d'ordinaire pendant la nuit. Le vol vers le Japon m'avait gratifié de 1,2 millirem, et celui du retour, plus bref, de 0,8 ; tous deux revenaient à plus ou moins 0,1 millirem par heure. Pour l'essentiel, Tokyo était aussi radioactif que San Francisco, ce qui me plut fort, pour mon propre bien et celui de tout le monde.

À six heures du matin, le relevé cumulé était de 1,5. Le bus quitta Tokyo à huit heures. J'étais, disons, à 230 kilomètres du réacteur ⁽¹⁴⁾. Les pruniers avaient déjà fleuri ; dans le sud, les fleurs de cerisier devaient déjà s'être ouvertes. Peu avant midi, nous nous arrêtas pour déjeuner à Koriyama, à 58 kilomètres de la zone dangereuse, la campagne entourée de montagnes s'offrait aux regards, les rizières toujours couleur de paille (encore un mois avant le repiquage), et de la neige brillait sur les pics à l'ouest ; juste à ce moment l'affichage passa à 1,6. Nous étions arrivés dans la région du Tohoku, que l'interprète présenta comme le grenier du Japon, ajoutant : « C'est pourquoi je suis très inquiète pour l'avenir. » De nombreux articles dans la boutique-restaurant étaient en rupture de stock. Ici les Forces

d'autodéfense ^{15} commençaient à se faire voir, les uns portant des casquettes plates, les autres des casques. Continuant vers le nord, nous passâmes à la hauteur de la Centrale Numéro Un avant de la dépasser, arrivant à Sendai (à 208 kilomètres du mauvais endroit) en milieu d'après-midi. D'après le dosimètre, je jugeai que Koriyama devait être au moins deux fois plus radioactif que Tokyo, hypothèse que je testerais à mon retour là-bas, une fois achevée la partie plus sûre de mon travail.

À Tokyo le stress du désastre avait été proche du négligeable : une panne d'électricité ici et là, une pénurie de couches et de papier toilette, que les gens envoyaient à leurs parents dans la zone sinistrée. Sendai se remettait : si l'aéroport restait fermé, le chauffage au gaz indisponible, le lait, les yaourts, les œufs et les cigarettes encore rares, les deux heures d'attente aux stations-service avaient au moins pris fin, et l'électricité était revenue. À dire vrai, le centre de la ville paraissait intact, si on ne se promenait pas aux environs pour découvrir les mises en garde placardées sur tel ou tel bâtiment.

Je pris un taxi pour m'emmener dans le quartier de Wakabayashi, qui avait été plus durement touché.

« J'étais de service, dans la voiture, dit le chauffeur, qui s'appelait Sato Masayoshi ^{16}. Je n'avais pas de passagers. J'ai entendu l'alerte au tremblement de terre à la radio. J'ai cherché un grand espace libre pour me garer, parce que les bâtiments tremblaient. On ne pouvait pas se tenir debout ! Je suis resté au milieu de la route. Ça a duré deux bonnes minutes, allant de l'est au sud, latéralement ^{17}. Quand les secousses ont cessé, je suis sorti de mon taxi, j'ai essayé mon téléphone portable, qui n'a pas fonctionné, et je me suis servi d'une cabine publique pour appeler ma famille. Ça a sonné à n'en plus finir, mais personne n'a répondu. Alors je suis allé en voiture jusqu'au bureau, j'ai reçu la permission de cesser le travail, et je me suis dépêché de rentrer chez moi. Les embouteillages étaient terribles, mais tout le monde allait bien. Nous n'avons pas eu d'électricité pendant trois jours. Mes petits-enfants ont adoré ça. »

Il montra du doigt : « Là-bas, c'est le restaurant qui a été tellement secoué. Et voyez cette station-service ! Le plafond est tombé... »

« Le tsunami est venu jusqu'ici ? »

« Non, tout est dû au tremblement de terre. »

« Quelle a été votre opinion en entendant parler de l'accident du réacteur ? »

« Sendai est à 80 ou 90 kilomètres de la centrale ^{18}, alors je ne suis pas vraiment inquiet là-dessus. Le vent en cette saison va de la terre vers la mer. S'il souffle du sud, il y aura un problème. Ils disent que de l'eau fortement contaminée doit être libérée... »

C'était le mot que j'avais entendu si souvent : *contaminée*. Il avait l'air moins effrayant que *radioactive*.

« À quel point la mer est-elle contaminée autour de Sendai ? »

« Je ne crois pas qu'ils l'aient déjà mesuré. »

Regardant le dosimètre dans ma poche de poitrine, je fus heureux de voir qu'il était toujours à 1,6. Nous arrivâmes à un hangar qui avait été arraché de terre. Je le photographiai, puis le chauffeur observa, avec une pointe d'indignation :

« Aujourd'hui, un bateau de pêche dans le port de Chosi ⁽¹⁹⁾, ses prises ont été refusées, sans même une inspection ! »

Je me demandai à voix haute si les poissons, les anguilles et autres nourritures analogues pourraient devenir dangereux. Peu désireux de poursuivre sur le sujet, ou peut-être voulant simplement en revenir aux choses sérieuses, le chauffeur annonça, comme un guide touristique : « Et maintenant nous allons tourner à droite pour aller à l'endroit où les maisons ont disparu. Ici, sur la gauche, il y a une autoroute. À certains endroits, elle a bloqué l'eau. Certaines des personnes qui ont couru jusqu'au sommet ont survécu. »

« Vous êtes inquiet pour le prochain séisme ? »

« Celui de la côte de Miyagi date de 1978, ça fait longtemps. Le tout dernier n'était pas celui dont les experts discutaient. Les gens parlent du prochain ; il peut y en avoir un autre, oui... L'eau est venue ici, reprit-il en désignant des champs de boue décorés d'arbres tombés et de souches. À cause de l'eau salée, on ne pourra plus rien faire pousser ici pendant cinq ou six ans. Ils cultivaient du soja. »

Un pin abattu, des câbles, des tas de boue, des tuyaux tordus, des grilles de métal, des poteaux aussi gros que mon épaule, ces tristes objets hideux variaient avec monotonie tout du long jusqu'à l'horizon boueux. Sur un côté de la route, les champs étaient inondés d'eau de mer. De l'autre, en bordure des marécages ruisselants qui avaient été des rizières, une maison de béton à étage, sans vitres mais paraissant intacte, en soutenait une autre, écrasée contre elle, le toit plié comme les morceaux d'une armure brisée, les deux structures couvertes de débris. Un détachement de militaires en lunettes de protection, ceintures de toile, bottes et uniformes de camouflage, venus du Hokkaido, les disséquait en quête de corps. Le slogan qu'on voyait souvent sur leurs casques était : « Reprenons courage, Sendai ! »

Une brise fraîche soufflait de la mer ; je me demandai si elle était empoisonnée par des particules bêta. En tout cas, le dosimètre resta à 1,6. Dans tous les lotissements, de tristes tas de déchets qui avaient été des maisons dissimulaient leurs secrets. Rien que dans cette préfecture ⁽²⁰⁾, 7 800 personnes étaient mortes, selon les chiffres actuels. Arriva

un civil en vélo, austère et maigre, qui remontait la route boueuse et nous dépassa, continuant au milieu des chicots de maisons ; je suppose qu'il cherchait la sienne. Lentement, tandis que les militaires restaient à côté, la griffe d'une grue s'ouvrait et se fermait, ramenant tout un tas de souches d'arbres crépitantes. Un jeune soldat m'informa qu'ils n'avaient encore trouvé aucun cadavre. Quand je le photographiai, il se redressa bien droit. Il dit qu'il ne s'inquiétait pas des radiations ; la probabilité qu'elles arrivent ici était faible.

Il est difficile de vous décrire la platitude jonchée de débris, tout pulvérisé jusqu'à l'insignifiance, certaines fondations encore visibles. Un des collègues du chauffeur avait vécu ici. Maintenant il logeait chez son fils. Les quartiers d'Okada, de Gamo, de Shiratori et d'Arahama avaient disparu. La maison de retraite était pleine de détritiques et d'arbres. Ils avaient déjà commencé à se décomposer, si bien que quand ils bordaient les maisons, ils les infiltraient comme un tartan subtilement tissé, parfaitement préparé par la tisserande-tapissière qu'on appelle la mort. À l'occasion, les portes et les fenêtres béantes des maisons en meilleur état étaient protégées par des bâches bleues maintenues par du ruban adhésif. Nous roulâmes lentement vers le sud dans l'odeur des marécages, en direction du fleuve Natori, dépassant des étendues d'eau bleue et grise clapotantes, et un panneau : Terrain d'Aventures du Parc en Bordure de Mer.

« Je ne trouve pas les mots », dit le chauffeur.

Vinrent de la boue, des saletés et de l'eau luisante, une voiture submergée jusqu'au museau, un policier avec un casque de chantier, d'autres arbres tombés, une voiture de sport rouge renversée sur le côté, la lumière désormais agréable sur les rizières. À un endroit, la route avait été avalée par en dessous, l'asphalte qui s'étirait au milieu du vide paraissait grotesque.

« Les gens ont été noyés ou écrasés ? »

« Je crois qu'ils se sont noyés. Certains véhicules étaient dans un embouteillage. Je sais que quelqu'un a grimpé dans un pin pour survivre. Sa décision d'abandonner sa voiture était la bonne. »

L'air frais était chargé d'une poussière qui me piquait la gorge. Le chauffeur et l'interprète portaient tous deux des masques. Je m'interrogeai encore un peu sur les particules bêta, mais décidai de me fier à la loi du carré inverse qui, en termes généraux, déclare qu'à mesure que les radiations se diffusent depuis leur source, leur intensité décline. Le pont du Natori avait été fermé avec un tonneau à damier. Un homme avec une torche électrique et un casque de chantier se tenait, démoralisé, à côté d'une voiture de police clignotante. Derrière lui, un bateau avait été projeté sur le flanc dans la fange.

« Chauffeur, vous pensez que l'énergie nucléaire est une bonne

chose ou pas ? »

« Il y a trois centrales nucléaires dans cette préfecture. Elles sont sur des terrains plus élevés que celle de Tepco, alors je pense que c'est bon. »

« Donc, vous avez bonne opinion de l'énergie nucléaire ? »

« Ah, à cause de l'effet de serre, l'essence et le charbon ne sont pas propres, alors tant qu'ils assurent la sécurité, je pense que l'énergie nucléaire est une bonne chose. »

Une femme âgée aux vêtements flottants, avec un châle qui battait au vent, descendait la route en titubant. Vint un petit cimetière dont toutes les stèles étaient restées debout, mais la boue bouillonnait entre elles de façon répugnante. Dans le port, le bâtiment où se tenaient les foires-expositions, vu de l'extérieur, semblait en bon état. Un empilement de Toyota rutilantes qui attendaient l'exportation avait été écrasé. Il était étrange de voir de la peinture neuve sur ces véhicules aplatis.

« Alors, que se passera-t-il lors de la prochaine saison, quand le vent soufflera du sud ? »

« Ah, ça n'est pas souvent comme ça. »

« Une fois suffit », dis-je.

Il rit :

« J'en suis bien d'accord ! »

CÉDER À LA GOURMANDISE

En raison des hordes de soldats et de volontaires à Sendai (le Metropolitan Hotel avait été entièrement affecté aux sauveteurs), je trouvai à nous loger dans un établissement de source chaude hors de la ville, à plus d'une heure de bus. Divers employés surmenés de la compagnie du gaz d'Osaka y séjournaient, et le matin on voyait parfois dehors un camion des Forces d'autodéfense. C'était un endroit de second ordre, à moitié vide, où les sashimis étaient emballés dans du plastique, bien qu'on ne puisse qu'y admirer la vigueur des nombreuses règles (« Nous refusons fermement votre requête d'entrer dans les bains si vous êtes ivre ou si votre corps porte des tatouages {21} »). La serveuse m'assura fièrement que la nourriture était d'origine locale dans la mesure du possible, aussi, pendant que je la mangeais, je me mis une fois de plus en colère contre Bob le vendeur, qui m'avait promis une sonde de mesure locale qui n'était jamais arrivée, et bien sûr contre Tepco, car comment pourrais-je avoir la moindre

idée du caractère carcinogène du poisson, sans même parler de ces légumes verts un peu moins que frais qui l'accompagnaient, ou de la pince de crabe dans la soupe ? Je n'oubliais pas que je pouvais manger alors que tant d'autres avaient faim ; et je n'étais pas inquiet que pour moi, car un homme dans la cinquantaine a déjà remporté une victoire, à sa façon ; mais les femmes enceintes, les jeunes enfants, ceux qui resteraient dans l'expectative pendant des décennies ? Comme le disait le journal d'hier : « Le gouvernement retient les données sur les radiations : l'Agence Internationale de l'Énergie Atomique obtient des informations, mais pas le grand public. »

Dans l'article lui-même, un officiel anonyme de l'Agence météorologique expliquait que le gouvernement japonais faisait ses propres prévisions – peu importait qu'elles n'aient été diffusées qu'une fois, parce que, comme l'expliquait un autre officiel nommé Seiji Shioya, « nous ne pouvons le faire car leur précision est faible. » L'anonyme faisait alors remarquer : « Si le gouvernement diffuse deux séries de données différentes, cela pourrait créer des désordres dans la société ⁽²²⁾. » Était-ce pourquoi les statistiques officielles proposaient diverses unités de mesure, si bien qu'à Koriyama l'eau à la station de bus était proclamée potable, sa radioactivité étant inférieure à cent becquerels, tandis que le journal donnait la radioactivité de telle ou telle ville en millisieverts par heure ? De toutes les personnes que j'ai rencontrées, aucune ne savait ce que ces chiffres voulaient dire. Comme c'était pratique ! Et c'est ainsi que je me fourrai dans la bouche, avec mes baguettes, une nouvelle bouchée de chinchard décongelé, en me demandant si elle était sans danger.

L'INTÉRÊT PRÉSENT

Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je considérais que la question du réacteur était le vrai sujet. Aussi navrants qu'aient été le tremblement de terre et le tsunami, les dégâts étaient accomplis, les gens tués et les biens dévastés ; et désormais la guérison suivrait son cours jusqu'au prochain séisme. Mais cette autre horreur enveloppée de becquerels, de sieverts et de millirems ne faisait que commencer, et personne ne savait quelle en était la gravité.

(J'avais demandé à Peter Bradford : « Est-ce que ça pourrait se produire ici, aux États-Unis ? J'ai cru comprendre que nous avions certains réacteurs de type japonais. »

« Je crois que la probabilité que ça arrive tient moins aux réacteurs de ce genre qu'au fait que nous soyons à peu près aussi enclins que les Japonais à la suffisance face à ce qu'on appelait autrefois un accident

de classe 9. Je ne crois pas que nous soyons moins vulnérables que les Japonais. ») S'agissant du séisme-tsunami et du désastre concomitant du réacteur, il pourrait être pertinent de citer les paroles du Bouddha : « Rien en ce monde n'est permanent ou durable ; tout est changeant et momentané et imprévisible. Mais les hommes sont ignorants et égoïstes, et ne se préoccupent que des désirs et des souffrances du moment présent. Ils n'écoutent pas les bons enseignements, pas plus qu'ils n'essaient de les comprendre ; et ils s'abandonnent simplement à l'intérêt présent, à la richesse et au plaisir ⁽²³⁾ » – par exemple, aux crédits d'impôts accordés à ceux qui vivent près d'une centrale nucléaire, sans même parler de ce que le réacteur permet et impose. À Tokyo les rames de métro sont plongées dans l'obscurité pour une station ou deux, sans aucun doute à cause d'une pénurie d'électricité. L'écran d'information près de la porte à gauche nous apprend qu'une ligne se trouve à l'arrêt en raison d'une « panne », tandis que deux trains rapides ont été annulés à cause d'un « tremblement de terre ».

Le jeune salarié blafard de l'autre côté de la travée baissait les yeux, par-dessus son masque de protection blanc, sur son portable étincelant ; l'homme et la femme jaunes stylisés brillaient côte à côte dans leur carré noir pour nous indiquer que les toilettes étaient occupées ; et nous avançons en volant par-dessus maisons et jardins. Du point de vue du Bouddha, il n'importe guère que tout notre bien-être dans l'existence dérive de pastilles d'uranium, de cellules solaires, ou du mouvement perpétuel ; dans chaque cas, notre suffisance, à elle seule, empêche les toits et les arbres si jolis de l'instant présent de devenir les décombres dans lesquels l'instant d'après pourrait bien les jeter. Mais combien d'entre nous (moines exceptés) peuvent vivre et espérer – en d'autres termes, poursuivre nos intérêts présents – sans méconnaître nos inévitables fins ? Je dis que nous sommes « mieux » en feignant de croire que le train rapide qui nous emmène ne déraillera pas. Le péril est lointain ; nous mourrons probablement de quelque chose d'autre. Quand il est plus proche, l'intérêt présent conseille de ne pas le négliger. Et plus présent est l'intérêt, moins présent ou apparemment présent le danger, plus l'indifférence est irrésistible.

D'où la parabole, que je dois au *pater familias* de la famille qui m'accueillit sur l'île d'Oshima. Remplissant une nouvelle fois mon verre de saké tandis que nous étions dans sa salle à manger obscure, glacée et maculée de boue, il raconta que, suite à un abominable tsunami datant de l'ère Meiji ⁽²⁴⁾, beaucoup de terrains en bordure de mer, ici et ailleurs, avaient été interdits de repeuplement, mais que « on ne sait trop comment », poursuivit-il facétieusement, les gens avaient oublié, ou négligé, l'édit. Bien sûr, quand bien même ils s'y seraient conformés, la récente horreur en aurait emporté beaucoup,

puisqu'elle était plus haute que toute vague vue par les gens de la période Meiji. Qui pourrait blâmer les habitants d'Oshima de ne pas l'avoir prédite ?

Toutefois, les ingénieurs et les présidents de sociétés, les gouverneurs de la préfecture, les autorités dont la tâche devrait être de maximiser la sécurité publique, ces super-acteurs de la scène civique devraient être tenus pour responsables s'ils s'abandonnaient à leurs propres intérêts présents. La raison pour laquelle je m'oppose définitivement à l'énergie nucléaire est si évidente pour moi que je demeure stupéfait que la planète entière n'y soit pas pareillement opposée : les déchets nucléaires dangereusement radioactifs doivent être stockés et surveillés pendant des périodes excédant de manière délirante tout cadre de référence de la civilisation. Serait-il possible de rendre inoffensives ces barres de combustible épuisé, disons en cinq ans, même alors je m'inquiéteraï de l'insouciance et de la cupidité, mais au moins je serais prêt à admettre que l'énergie nucléaire puisse être utile. À ce stade, je resterais, bien sûr, au nombre de ces ignorants suffisants auxquels le Bouddha adressait sa mise en garde.

Les excuses plaintives de Tepco – comment aurait-on pu attendre de nous que nous puissions prévoir un tsunami d'une telle ampleur ? – sont presque légitimes, mais pourraient bien ne pas suffire. « Les installations de refroidissement ont survécu au tremblement de terre, au moins partiellement, remarqua mon interprète. Le désastre s'est produit parce qu'elles ont été totalement détruites par le tsunami. *Les installations de refroidissement étaient situées plus bas que le réacteur lui-même.* Ils travaillaient sur l'hypothèse d'un tsunami de 5,7 mètres, alors qu'en fait celui-ci en faisait quatorze. » Ah, pouvait-on attendre de Tepco qu'elle se prépare à un tsunami de quatorze mètres ?

Quelle que puisse être votre réponse, veuillez réfléchir un instant de plus à l'exhortation du Bouddha. « Ils n'écoutent pas les bons enseignements, pas plus qu'ils n'essaient de les comprendre ; et ils s'abandonnent simplement à l'intérêt présent, à la richesse et au plaisir. » Si l'intérêt présent exige de nous de consommer de plus en plus d'énergie, alors des formes dangereuses de production de cette énergie peuvent devenir acceptables comme étant nécessaires. Pour parler en termes pratiques, tout Japonais (ou Américain) est impuissant à empêcher la construction de centrales nucléaires. Mais pendant que vous lisez cette histoire, veuillez considérer combien de fois vous désirez que le désastre du réacteur de Fukushima se produise encore. Vous rangeriez-vous de mon côté, songez à déménager là où vous serez à l'abri du vent.

AUCUN D'ENTRE NOUS N'EST PARTICULIÈREMENT INQUIET

À trois blocs d'immeubles de la zone de commerce piétonne où, en cet après-midi ensoleillé et venteux, des membres du groupe appelé Atiatom faisaient signer des pétitions contre les armes et les réacteurs nucléaires, dans un quartier presque intact, se dressait le Mémorial de Reconstruction d'Après-Guerre de Sendai qui en ce moment servait de centre de relogement temporaire pour trente et un évacués volontaires de Fukushima. On entrait par la porte de service, le tremblement de terre ayant fragilisé les canalisations dans le plafond du hall. Au Japon, les liens de voisinage sont suffisamment forts pour que souvent les communautés déménagent comme autant d'entités cohérentes. C'est pourquoi l'endroit accueillait des gens venus d'un lieu spécifique : le secteur nord de la zone empoisonnée par les radiations.

Plutôt que de chercher un quelconque bureaucrate qui aurait pu me dénier mes privilèges d'accès (on m'avait déjà refusé la permission de dormir dans plusieurs abris d'évacuation), j'arrêtai au passage la première personne sans uniforme qui ne semblait pas pressée – dans ce cas précis, une femme à lunettes d'environ vingt-cinq ans qui avait fui le quartier Haramachi-ku de la ville de Minami Soma. L'administration avait tracé deux cercles autour de la Centrale Numéro Un. Le plus petit, de vingt kilomètres de rayon, constituait une zone d'évacuation forcée. Ceux qui vivaient dans le cercle extérieur se voyaient simplement conseiller de partir, à leurs frais ; s'ils le désiraient, ils pouvaient rester chez eux, autant que possible à l'intérieur. C'est dans cette zone que vivait la femme, qui s'appelait Hotsuki Minako.

Elle dit : « Le vendredi, il y a eu un tremblement de terre. Le dimanche ou le lundi, ils ont dit au journal télévisé de rester chez soi. Nous avons commencé par attendre, pour voir, mais comme nous avons deux enfants je suis venue avec eux et mon mari à Sendai. Ses parents à lui sont également venus un jour ou deux après. »

« Alors votre maison est vide, maintenant ? »

« Oui. »

« Pourriez-vous m'en dire davantage sur la manière dont vous avez quitté Minami Soma ? »

« Après avoir vu les images de l'explosion du réacteur, nous sommes partis aussitôt. Même après l'explosion, nous pensions pouvoir revenir... »

« Vous avez entendu ou ressenti l'explosion ? »

« Non. Nous avons simplement vu les images à la télévision. Il y a

eu trois explosions, je crois » – elle tenait le poing contre sa bouche pour réfléchir. « Et comme nous avons des enfants, nous étions préoccupés. Sinon, nous serions simplement restés à l'intérieur. »

« Si quelqu'un s'occupait de vos enfants dans un endroit sûr, vous retourneriez chez vous ? »

« La vie ici est agréable, alors nous ne sommes pas trop pressés de rentrer. »

Elle avait un visage ovale, très enfantin ; sa frange tombait sur d'épais sourcils. Son sweat-shirt bleu à capuche semblait trop grand pour elle.

Elle pensait que bientôt sa famille et ses voisins seraient de nouveau déplacés, vers un hôtel, « si bien que la communauté elle-même continuera ». Ils avaient d'abord logé chez un parent, puis dans une école primaire. Elle supposait qu'après l'hôtel ils seraient encore déplacés.

« Vous pensez donc pouvoir retourner chez vous bientôt ? »

« J'ai le sentiment que ça prendra un an ou plus. »

« Quand vous pensez aux radiations, qu'est-ce qui vous vient à l'esprit ? »

« Je travaillais comme employée dans une filiale de Tepco. Alors j'avais entendu parler du danger des radiations et de son contrôle, mais j'avais entendu dire que ça n'était pas si effrayant que ça. Mais maintenant, quand j'entends à la télévision que ça peut vous affecter le sang et ainsi de suite... je ne savais pas ça. »

« Est-ce que Tepco était un bon employeur ? »

« Ceux qui travaillaient sur le site nucléaire semblaient aimer leur travail, mais je ne les voyais qu'une fois par mois. J'étais dans le service administratif. »

« Comment faites-vous pour les dépenses, en ce moment ? »

« Nous puisons dans nos économies. J'ai entendu dire que la ville versait près de cinquante mille yens ⁽²⁵⁾ par foyer, mais je n'ai pas pu m'inscrire pour ça. Le bureau de la mairie ne fonctionne pas vraiment. J'ai perdu mon travail, mais je ne sais pas si je peux m'inscrire au chômage dans cette préfecture. »

« Voulez-vous que nous demandions pour vous au bureau de la préfecture ? »

« Je ne peux pas, ma compagnie n'a pas encore achevé les procédures administratives liées à notre licenciement. »

Elle avait deux enfants de sept et cinq ans. En ce moment ils étaient au parc avec son mari. Je demandai comment ils réagissaient, et elle répondit : « Ils ont régressé vers un stade plus enfantin. À la

maison, ils faisaient tout par eux-mêmes. Ici, je ne sais pas si c'est de rester si longtemps en vivant comme ça, ils disent : "Je ne peux pas le faire"... »

Je demandai à voir où sa famille logeait. Elle hésita : « La mère de mon mari est un peu déprimée... » Finalement j'obtins de pouvoir au moins questionner la vieille dame, qui nous permit aimablement d'entrer, l'interprète et moi, dans la longue pièce presque vide, sur le plancher de laquelle s'étaient étalés de nombreux tatamis longs et étroits, de couleur claire et très propres, quelques sacs d'affaires disposés en rangées contre le mur. Des draps et des couvertures avaient été pliés en carrés bien nets et empilés.

Hotsuki Keiko, la belle-mère, était allongée. Elle se redressa quand nous entrâmes, sourit poliment, baissa les yeux, s'étirant à demi : peut-être était-elle en train de dormir. Elle ne paraissait guère plus âgée que sa bru. M'inclinant aussi respectueusement que je pus, je lui demandai comment le tremblement de terre s'était passé pour elle.

« À ce moment-là, j'étais à la maison. Je suis sortie en courant, pour aller là où il y avait un grand prunier. Je l'ai agrippé un long moment. »

Minami Soma étant à une certaine distance de l'océan, le tsunami ne lui causa aucune crainte pour elle-même. Mais son oncle et sa tante étaient morts noyés dans leur voiture. Fort heureusement, dit-elle, ils avaient pu récupérer leurs corps. Malheureusement, le cimetière avait été balayé.

« On nous a permis de rester dans le cercle des trente kilomètres. La recommandation était de rester à l'intérieur. Le maire de la ville nous a dit d'évacuer, "sous votre propre responsabilité", alors certains vivent encore là-bas. »

« Quelle est votre opinion quant à l'accident du réacteur ? »

« Tout le monde a toujours dit que l'énergie nucléaire était sûre... »

« M^{me} Hotsuki, voici une question qui me laisse perplexe. Étant citoyen d'un pays qui a jeté des bombes atomiques sur le Japon, je me demande comment cela a pu arriver deux fois à votre pays. D'abord vous avez été nos victimes, puis, dirait-on, vous avez recommencé de vous-mêmes. »

« Nous ne savons pas grand-chose sur la bombe atomique, répondit l'aînée des deux femmes. Hiroshima et Nagasaki, c'est assez loin d'ici, et nous avons juste entendu parler par nos parents d'un avion qui était venu et ainsi de suite. Ils n'en parlaient pas. »

« Pourquoi ? »

« À moins d'aller là-bas voir ce site atomique, mais sinon vous n'y trouvez pas forcément d'intérêt. » Tentant de me donner ce que je

semblais attendre, M^{me} Hotsuki glana dans ses souvenirs, puis s'anima, gesticulant et grimaçant presque comme si elle était au bord des larmes, et dit en hochant la tête : « Une fois, j'ai vu une exposition dans la préfecture de Chiba, sur les kamikazes, et j'ai été si émue que je ne pouvais m'empêcher de pleurer. »

Moins ému par les kamikazes que j'aurais peut-être dû l'être, je revins à la question d'Hiroshima et de Nagasaki. Il s'avéra que la belle-mère et la bru pensaient que la bombe atomique avait été pire que l'accident du réacteur, parce que « au moins nous avons pu partir ». Minako, la jeune bru, expliqua que « le bureau de la préfecture a dit que si vous vous contentiez de broser, c'était bien, et que vous n'aviez même pas à subir un examen pour les radiations. Alors nous nous sommes sentis mieux. »

Comme le dirait Orwell, l'ignorance c'est la force. Ou bien le bureau de la préfecture avait-il raison ? Les particules alpha étaient presque inoffensives, si on parvenait à ne pas les ingérer ; les particules bêta, une fois lavées ou brossées, ne pouvaient plus faire de mal. Tandis que j'essayais de formuler pourquoi cette procédure pourrait être inadéquate, une jolie fille portant un brassard rouge entra en s'inclinant, annonçant que ceux qui s'occupaient des enfants étaient revenus, cette fois avec des confiseries ; elle souhaitait également savoir si quelqu'un n'était pas malade. Ainsi tout n'était-il pas parfait ? J'eus beau plaider poliment, aucune de mes interviewées n'accepta de billet de dix mille yens, même pour les enfants – ne seriez-vous pas tenté d'en conclure qu'ils ne manquaient de rien ?

Ayant obtenu mon interview, j'osai courir le risque d'un contact avec l'administration, et rencontrai un certain jeune homme à lunettes, au visage étroit, boutonneux, nommé M. Maeda, qui s'identifia comme étant « un simple employé de ce bâtiment ». « Si vous mettez cela dans votre article, vous devez contacter le bureau de la mairie. C'est ce qu'on nous a dit » (je négligeai, de la manière la plus inexcusable, de suivre ses instructions, mais, ô lecteur, si tu souhaites le faire, le numéro de téléphone est 022-214-1148). Il photocopia ma lettre d'accréditation avec la plus grande alacrité ; fort heureusement, mon interprète m'avait toujours rappelé de la conserver, soigneusement pliée, en hommage à sa prétendue importance. « Selon vous, m'enquis-je, à quel point les radiations sont-elles dangereuses ? » M. Maeda répliqua : « Aucun d'entre nous n'est particulièrement inquiet. »

Ishinomaki, disait-on, avait désormais la même allure que Sendai deux semaines auparavant. À Sendai, certains étaient restés sur leurs toits deux jours durant, jusqu'à ce que les eaux redescendent. À Ishinomaki, d'autres y furent piégés pendant une semaine.

D'un autre côté, Ishinomaki était dans une meilleure situation que Rikuzentakata. N'y prenez pas garde ; n'y a-t-il pas toujours un endroit qui soit pire ?

D'ordinaire, le trajet de cinquante kilomètres dans la voiture du professeur de science vétérinaire aurait pris une heure. Mais depuis le tremblement de terre, il y avait des embouteillages. Il fallut près de deux heures pour atteindre Ishinomaki et, de fait, au cours de mon voyage, j'avais presque quotidiennement effectué une course à quatre ou six cents dollars dans un taxi avançant au pas, ou un trajet d'une demi-journée dans un bus constamment arrêté (les chemins de fer de la région étaient hors d'usage), sur cette autoroute-ci ou cette voie express-là, coincé ou non dans le trafic, à tant de kilomètres vers, ou à partir de Fukushima, les longs essuie-glaces dansant parfois sous une pluie d'une salubrité inconnue, les nouvelles à la radio en fond sonore, le taxi rampant et s'arrêtant entre d'autres voitures dans la même situation, le chauffeur égarant à l'occasion sa patience typiquement japonaise.

À Ishinomaki le rez-de-chaussée du supermarché était ouvert et reluisait de frais. La plupart des marchandises étaient présentes, avec une abondance digne de l'avant-séisme. Le client n'avait droit qu'à un seul yaourt, certains rayonnages étaient vides, d'autres accueillaient des marques de lait du Kyushu et du Hokkaido qui en temps normal n'étaient pas vendues là. Les machines à laver dernier modèle étaient en rupture de stock, le tsunami en ayant détruit beaucoup ; la vente d'automobiles était en plein essor, en grande partie pour la même raison.

Le professeur avait pour nom Morimoto Motoko. Elle vivait à Sendai. Après le tsunami, ses deux enfants adolescents avaient passé la nuit sous la garde de leurs maîtres ; désormais ils vivaient à Osaka chez des parents. Elle faisait ce trajet pour apporter des provisions à l'un de ses élèves, un jeune homme nommé Utsumi Takehiro, qui s'inclina devant nous, comme sa mère, Yoshie. Ils montèrent dans leur voiture et nous les accompagnâmes jusqu'à chez eux, car il était moins facile de circuler à Ishinomaki qu'auparavant. « Si vous allez au-delà de la route numéro 45, dit sèchement Takehiro, le décor change. »

Dépassant le marché aux légumes, qui maintenant servait de morgue temporaire, nous tournâmes à un coin, et je vis de nombreux sillons tracés profond dans la terre beige et lisse, avec une ligne perpendiculaire de voitures et de gens à l'autre bout, et des cercueils

blancs dans la plus éloignée de ces tranchées. La grand-mère de Takehiro était enterrée là. Le tsunami l'avait prise. Vu la manière dont il parlait d'elle, j'en vins à penser qu'il l'avait beaucoup aimée.

« Je n'ai pas vu son corps, en fait, dit-il. Mes parents en ont vu une centaine par jour. Ils ont fini par la trouver. Il va falloir un an ou deux avant qu'ils soient incinérés. D'abord, nous les enterrons provisoirement. Ensuite ils seront exhumés. Il n'y a que quelques crématoriums, alors il faut attendre son tour (26). »

« Je suis navré », dis-je.

« Notre chien est mort aussi, parce qu'il était attaché. Nous avons emmené son corps à Niigata, où mon père travaillait, et nous l'avons incinéré. Mais il faut un véhicule spécial pour transporter un corps humain, et il y a une pénurie. »

Vinrent ensuite des tas de boue, des remorques inclinées, des murs troués, des voitures froissées, le délirant squelette d'un hangar soutenant à peine son toit intact, de nombreux sauveteurs et des grues à griffe bleues, des maisons à demi détruites sur une plaine boueuse atroce que des tranchées humides traversaient de part en part comme des tunnels, des amas de débris, de la hauteur d'un homme, sur le bas-côté de la route ; et nous entrâmes ainsi dans le district de Tsukiyama (les nuages semblables à des feuilles d'ardoise blanche, le soleil au sommet des pins, la poussière dans ma gorge). Plusieurs gros réservoirs de pétrole avaient explosé, provoquant de nombreux incendies. Notre voiture dépassa l'épave d'une fabrique de papier, dont les ballots ronds gisaient partout, suintants et dégoulinants. Il y avait désormais une pénurie de papier, fit remarquer M^{me} Utsumi.

« Mon oncle a été sauvé par hélicoptère, il est passé à la télé », dit fièrement Takehiro.

Un navire de guerre américain mouillait à l'horizon de la mer bleu pâle. C'est de là que venait une longue vague légère, dont la crête était si pure. Une de celles qui l'avaient précédée, le tsunami, avait traîné un énorme réservoir de carburant sur ce qui restait de la digue. D'autres tas de boue encadraient notre pittoresque trajet, accompagnés de réservoirs projetés contre et à travers les toits, de voitures adossées aux arbres, bloc après bloc de laideur ; et comme nous tournions dans une rue de lotissements sens dessus dessous, Takehiro dit : « C'est ma maison. »

Le voisin d'à côté, Kawanami Shugoro, nous fit du café noir sur un réchaud au butane, sur la table branlante et couverte de poussière de sa maison saccagée, qui de l'extérieur paraissait intacte. Il portait une casquette, sans doute pour avoir plus chaud. De gros morceaux du plafond pendaient des chevrons, les panneaux de plâtre étaient déchirés comme du carton. Tout était en place dans l'armoire du

séjour, mais elle s'inclinait à près de trente degrés.



Dévastation à Ishinomaki.

M. Kawanami dit : « Quand le tremblement de terre s'est produit, j'étais chez moi. Il y avait une réunion au bureau, alors j'étais en train de mettre un costume. À ce moment-là, il n'y a pas eu trop de dégâts, j'ai remis mes vêtements de travail et j'ai conduit l'employée chez elle, près du supermarché. Puis je me suis dirigé vers le bureau. Il y avait un embouteillage, on disait que le tsunami arrivait, alors j'ai fait demi-tour, pour rentrer chez moi. J'ai vu de l'eau sortir du canal près du lycée, des véhicules flottaient, j'ai de nouveau fait demi-tour et pris une autre direction. En bordure du fleuve, les pompiers m'ont dit de ne pas aller par là, mais ça ne paraissait pas trop grave. Le niveau de l'eau semblait quand même un peu plus élevé, et je l'ai vue passer par-dessus la digue. Alors j'ai fui. J'ai dû dormir par terre quatre jours durant. Je suis allé à Yamato pour m'assurer que mes petits-enfants étaient saufs. Il y avait une pénurie de gaz, il faisait très froid. J'ai trouvé un sac poubelle pour me tenir chaud – il faisait si froid, si froid ! Il neigeait. J'ai tenté de trouver un endroit chauffé, je ramassais de plus en plus de sacs poubelle pour me servir de chemise... »

« De quelle couleur était le tsunami ? »

Il rit : « Je ne me souviens pas. On dit qu'il était noir de pétrole. »

C'était un vieillard à barbe blanche, gai et taillé à coups de serpe – âgé de soixante-six ans, avec un visage de travailleur. Au chantier naval il était responsable de la sécurité et de l'hygiène. Les voisins nous entouraient. Il y avait des boîtes de jus de fruit sur la table sale. Sa femme avait conduit des jeunes Chinoises paniquées au troisième étage d'un parking, et toutes avaient survécu. « Tout le monde est allé sur les toits », dit-il. Selon lui, la deuxième ou troisième vague du tsunami avait été la pire, les gens flottaient dans leurs voitures et appelaient à l'aide jusqu'à ce qu'ils coulent. M. Kawanami dit : « J'avais ces images en tête hier, et ça m'a déprimé, je ne savais plus où j'en étais... »

Un couple de sa connaissance avait fui. La femme était revenue chez eux pour prendre leurs objets de valeur, car c'était une très bonne nageuse. Heureusement, ils avaient retrouvé son cadavre, qui étreignait encore un sac plein de choses précieuses.

« Quand vous songez à tout ce que vous avez subi, lui demandai-je, pensez-vous que l'accident du réacteur soit mieux ou pire que ça ? »

« Que dire ? Je ne peux même pas imaginer. C'est un endroit où vivent des gens âgés. Il faut de l'argent pour rebâtir une maison, et beaucoup ont peur. Ma femme dit que si tout le monde s'en va, nous serons les seuls à rester. Nous pensons que, puisque nous sommes vieux, nous pouvons rester ici jusqu'à notre mort, puisque ça » – il parlait sans doute du tsunami – « ne se produit qu'à l'échelle d'un

millénaire. Je comptais partir en retraite cette année et mener une vie tranquille. Mais l'argent de mon avenir devra être dépensé en réparations. De plus, les gens de la centrale parlent d'une explosion nucléaire. Notre gouverneur est si fier de notre centrale, en comparaison de Fukushima. »

Des plats boueux étaient empilés avec soin dans la saleté. L'eau douce était encore trop rare pour qu'on les lave.

À ma demande, M. Kawanami m'emmena en haut pour admirer le sable et la vase. Il dit : « Quand la vague est venue, chaque tatami a lutté comme ça ! » en tordant les bras.

M'inclinant de mon mieux pour le remercier, je fus ensuite présenté à M^{me} Ito Yukiko, soixante-six ans, qui me reçut les yeux plissés, les épaules rentrées, les poings posés sur ses genoux, assise au bord de son porche de ciment ébréché et fendillé, vêtue d'un pantalon coupe-vent orange, d'un sweater miteux et d'une casquette de laine à rayures blanches abaissée sur les sourcils. Les pointes de ses pantoufles touchaient le sol crasseux et jonché de débris, qui se trouvait décoré d'assiettes brisées. Ici, comme ailleurs dans tout le quartier, l'odeur de pétrole donnait la nausée. Ses deux toutes jeunes petites-filles, chaussées de galoches, jouaient à nettoyer l'entrée, puis s'assirent pour lire ce qui devait être des bandes dessinées. Elles étaient très timides ; je les laissai tranquilles. Je ne demandai pas, personne n'ayant fait allusion à eux, où étaient leurs parents.

« Je suis née près de la plage, dit M^{me} Ito. J'ai connu le tsunami chilien, et aussi un autre dans cette préfecture. Alors je savais que quand vient un tremblement de terre, il faut prendre garde au cas où il y aurait un tsunami. Mais celui-là... » – dit-elle en grimaçant (et en s'arrêtant pour ramasser une cuillère qu'une des petites-filles avait laissé tomber) – « celui-là, c'était autre chose ! »

Bien prévenue que la déformation des portes par le séisme pouvait prendre les gens au piège, elle avait soigneusement ouvert la sienne à l'avance, puis enduré le tremblement de terre dans l'encadrement, par peur d'être assommée par les tuiles de son toit. Ouvrant le coffre-fort, elle en avait ôté « le souvenir des ancêtres », de toute évidence leurs tablettes funéraires bouddhistes, puis, croyant avoir encore du temps, chercha un *furoshiki* de coton pour les y envelopper. Une des petites-filles suggéra qu'elle pourrait emporter le téléphone portable. Et elles s'enfuirent en voiture. Puis, envoyant les fillettes devant, elle revint au véhicule pour y prendre leur chien, et son portefeuille. Ici ses mains commencèrent à se crispier de plus en plus sur ses genoux, et quand elle dit : « J'ai pris un chemin étroit, et puis j'ai vu le tsunami au milieu de la route », l'horreur qu'on lisait sur son visage rond et rougeaud me parut presque insupportable.

« La première vague a emporté toutes mes affaires, alors j'ai couru là où elle était moins haute. Je sais qu'un être humain ne peut échapper au tsunami une fois qu'il y est pris, j'ai donc enlevé mes chaussures et j'ai grimpé à un mur, au début c'était instable, mais j'ai trouvé un endroit stable, en m'accrochant avec mes orteils. J'avais de l'eau jusqu'à la taille, puis jusqu'à la poitrine ; je me tenais sur le toit de manière à ne pas être emportée ; je hurlais *au secours, au secours, au secours* à l'esprit de feu mon mari... Puis c'est venu. »

Les petites-filles continuaient à lire leurs livres, en galoches, dans ce vent sentant le poisson et le pétrole (et comme il pouvait bien, pour autant que je sache, venir du réacteur, j'examinai mon dosimètre, qui à six heures du matin indiquait 1,9 millirem accumulé, et maintenant, après trois heures à Ishinomaki, passa à 2,0 ; ce qui signifiait que la radioactivité ici était au moins le double de celle de Tokyo – pas mal ; sans compter ces hypothétiques particules bêta chevauchant le vent) ; un corbeau croassa ; il y avait un tas de pneus ; des futons détrempés avaient été mis à sécher à une fenêtre sans vitres.

« J'étais sur la faîte du toit, alors j'ai fini par être sauvée, avant qu'il ne fasse noir. Je n'ai pas vu mes petites-filles pendant deux jours, mais leur instituteur m'a dit qu'elles allaient bien... »

Derrière un portail de guingois, son vieux voisin ramassait des choses cliquetantes dans la boue de ce qui avait été sa cour.

« Quelle portée a l'accident du réacteur, pour vous ? » demandai-je.

« La centrale est peut-être nécessaire, mais ils devraient rendre les faits publics. Elle semble être arrêtée, d'accord, mais l'est-elle vraiment ? Ils ont dit que dans certains produits de la pêche la concentration est faible, mais l'accumulation sera mauvaise... »

Baissant les yeux vers le sable à ses pieds, je vis la momie convulsée d'un petit poisson.

Dans une étroite bande de sable entre deux maisons dévastées, un vieil homme plantait des graines. Des flots de plastique tressautaient dans les arbres étêtés par le tsunami. Un cyprès tordu, encore vert, reposait contre le mur du patio d'une maison éventrée au niveau des avant-toits. Je m'inclinai pour dire au revoir à M^{me} Ito, qui rentra lentement dans sa maison.

À PROPOS D'UN KOTO EN RÉPARATION

Combien d'histoires de ce genre voudriez-vous écouter ? J'en ai rassemblé un certain nombre ; elles sont très semblables par cette qualité qui pousse les journalistes à les rechercher ; tout comme les

cadavres grimaçants, souvent gonflés, fréquemment blessés au front, dont les images nous font face sur le mur de bâches bleues voletant de cette morgue temporaire à Ishinomaki ; leur expression dépend beaucoup de l'angle de la tête. Les survivants qui les examinent gardent leur calme, dans la meilleure tradition japonaise, se faisant signe d'avancer avec un *hai, domo !* poli, se laissant mutuellement la meilleure vue sur ces horribles visages, dont les yeux sont généralement fermés.

Une femme expliquait à une autre : « Je suis venue ici à la recherche de ma belle-mère, mais comme les visages sont gonflés c'est difficile, et le numéro que j'avais spécifié n'était pas le bon ; c'est pourquoi je n'ai pas pu l'identifier tout de suite... »

De l'autre côté du long rectangle de lumière du soleil, un prêtre faisait résonner une cloche, et un photographe contemplait un lit de fleurs déposées en don. Des parents s'inclinaient au-dessus du bol rituel ; des cierges tremblotaient. Le prêtre s'inclina à son tour. La poussière rendait ma gorge douloureuse.

Pensant en apprendre davantage, je demandai des informations à un policier, et il me renvoya à son chef, qui me dit qu'il ne pouvait rien faire sans le grand patron qui, quand je lui demandai combien de gens étaient morts à Ishinomaki, me gratifia d'une réponse parfaite : « Notre politique est de ne pas répondre s'agissant des chiffres. » M'inclinant pour le remercier, je dis que dans ce cas je n'avais pas d'autres questions : rougissant, il s'inclina profondément et s'excusa de m'avoir fait attendre.

Laissons donc au repos, au moins momentanément, les récits de morts aux yeux clos (les bulldozers creusant dans la boue de nouvelles tranchées à cadavres étroites et longues, vingt corps par rangée, trois cimetières temporaires à Ishinomaki, et une longue ligne verte de membres des Forces d'autodéfense se divisant en deux détachements pour ouvrir les bâtiments à la recherche de cadavres), pendant que nous nous demandons quelle signification, s'il y en a une, nous pouvons y trouver. Dans ce contexte, laissez-moi vous présenter la mère de Takehiro, M^{me} Utsumi Yoshie.

« Quelle leçon, s'il y en a une, voyez-vous dans tout cela ? » lui demandai-je.

« Depuis le 11 mars, quelque chose a pris fin. J'ai l'impression que quelque chose de différent a commencé. Nous n'avions jamais fait à ce point l'expérience de tout perdre. » Elle rit : « La bonne leçon, c'est de garder tout ce qui est précieux au premier étage ! »

« Est-ce que vos vies seront pires ? »

« Je crois bien sûr qu'elles vont être meilleures », répondit-elle en s'asseyant avec moi au milieu des décombres boueux de sa maison,

avec des choses brisées partout.

« Pourquoi ? »

« Ah, je ne sais pas. Le passage ⁽²⁷⁾ de la vie quotidienne créera un autre sens des valeurs. Si vous ne pensez pas comme ça, vous ne pouvez pas progresser. »

Je lui dis à quel point je les trouvais courageux, elle et tous les autres, sur quoi elle fit la remarque que depuis un certain temps elle prenait des leçons de koto, un instrument à cordes traditionnel dont j'avais eu parfois le bonheur d'entendre les notes dans les maisons de thé retirées de Kyoto ou de Kanazawa : des notes lentes, paisibles et (pour moi) mélancoliques qui recomposaient le visage brouillé d'un fantôme né des mélodies des temps anciens. J'espère ne jamais oublier ce qu'avait été pour moi ce moment dans une petite chambre de Gion, quand Kofumi-san, charmante vieille geisha, dansa la « Chanson des cheveux noirs » à laquelle Kawabata et Tanizaki font allusion dans leurs plus grands romans ⁽²⁸⁾. Il me plut que M^{me} Utsumi connût et, en fait, eût maîtrisé cet air, dont la simple mention lui inspira un faible sourire. Pour un très bref instant, elle et moi vécûmes de nouveau dans le Japon du 10 mars 2011 – la veille du jour où Ishinomaki devint digne des gros titres.

Je me demandais si elle aurait le temps de jouer de son koto pour moi, mais l'instrument avait été submergé par la vague. En ce moment il était en réparation. Elle dit très doucement : « Pour moi, un koto est comme un être vivant, alors j'ai été très triste. Nous avons perdu notre chien, mais quand j'ai vu le koto souillé par la boue, je me suis sentie très triste... »

Je demandai à ses fils quelles possessions ils avaient été le plus accablés de perdre. « Toutes ! » répondirent-ils en riant gaiement. Comme il n'y avait plus assez de chaises, ils restaient debout près de nous dans cette ruine obscure et glacée avec son amère puanteur de poussière.

Et que pensaient-ils tous de l'accident du réacteur ?

« Je pense qu'on ne peut rien au fait qu'il se soit produit, dit la mère. Je veux que Tepco travaille dur et qu'on puisse de nouveau faire pousser des légumes. J'aimerais en acheter de Fukushima, mais... »

« Vous pensez donc que ce sera contaminé, par ici ? »

« Oui. »

« Que ferez-vous ? »

« Nous n'avons nulle part où aller. »

« Vous avez eu des cauchemars ? » demandai-je.

« En ce qui me concerne, je n'ai pas vu le tsunami de mes propres

yeux. Je n'ai pas pu rentrer chez moi pendant deux jours, alors je n'ai pas fait l'expérience de ça, mais l'incendie... nous pouvions le voir si nettement depuis notre colline {29} que j'ai eu presque peur qu'il ne vienne jusqu'à nous ; à trois heures du matin, il y a eu une annonce comme quoi les flammes pourraient arriver ici, alors nous avons évacué. »

« Mais pas de cauchemars ? »

« Non. L'incendie a duré deux jours... »

« Je ne peux plus vivre dans notre maison, dit plus tard M^{me} Utsumi. C'est trop effrayant. Je ne peux plus vivre ici, même s'il nous faut construire une nouvelle maison... » Ne sachant que dire d'autre, je répétais qu'elle était courageuse, et elle dit : « Je pense que si nous vivons décemment, cela donnera la paix de l'âme à ma belle-mère. Elle n'aurait pas voulu un cercueil coûteux pour son inhumation temporaire ; elle aurait préféré que l'argent aille à ses petits-enfants. »

J'acquiesçai de la tête. La poussière était douloureuse dans ma poitrine.

« Pour consoler ma belle-mère, j'aimerais que mes deux fils travaillent dur pour reconstruire la ville. »

On voyait ici et là à Ishinomaki de petits germes de cette impulsion de renaissance, stoïque et parfois donquichottesque ; je me souviens d'un groupe de travailleurs, un chiffon blanc noué sur le front, traînant des tatamis trempés hors d'un entrepôt, ce qui exigeait une brouette et un homme à chaque bout, tel était le poids de l'eau ; puis la voiture descendit, dépassant une vaste colline de débris, beaucoup d'hommes en bottes de caoutchouc dans une cour pleine de flaques, attendant je ne sais quoi ; mais moins d'un mois s'était écoulé depuis le raz-de-marée, si bien que tout cela était moins frappant que les survivants antédiluviens : par exemple le torii d'un petit temple, noirci par le pétrole ou l'âge, se dressant seul et de travers sur une boue sablonneuse, me saisit par son côté déjà-vu, et plus tard je me souvins d'un cliché pris par le grand photographe Yamahata Yosuke à Nagasaki en 1945 ; pas très différent d'Ishinomaki en 2011, sinon que dans son cas les débris autour du torii semblaient presque exclusivement de bois. De même, un certain fragment de roue, provenant manifestement d'une carriole, paraissait plus frêle que ses homologues modernes, et l'arrière-plan n'était que fumée grise veinée de blanc {30}.

Avant que nous ne retournions à la grande roue immobilisée et aux champs de boue rectangulaires parsemés de taches pâles de Sendai, l'aîné des deux garçons, qui s'appelait Yuya, me dit : « J'aimerais manger de la nourriture de cette zone pour aider les agriculteurs. »

« Tu veux dire que tu souhaites manger des choses produites près

de la centrale nucléaire ? »

Il acquiesça de la tête avec un paisible sourire.

Le professeur Morimoto ayant déjà rejoint Sendai, ils nous conduisirent en voiture jusqu'à la station de bus. Je leur dis qu'il n'y avait pas de raison pour qu'ils attendent avec nous qu'il en arrive un, mais M^{me} Utsumi m'assura qu'ils n'avaient rien de mieux à faire.

QUAND LE VENT VIENT DU SUD

Durant la nuit il y eut à la source chaude un frémissement qui devint un tremblement modéré, puis vinrent un balancement et une secousse alors que j'étais allongé sur mon tatami. Je savais que je n'avais rien d'autre à faire que de me détendre, étant au sixième étage. Fort heureusement, ma chambre ne comportait guère de meubles (les gens me disaient parfois que les télévisions et les livres pouvaient littéralement s'envoler des murs).

Alors que l'aube blanche et bleue jetait un coup d'œil à travers les stores, et que le dosimètre restait toujours plaisamment à 2,0, le nouveau chauffeur de taxi appela pour dire que la route avait été « brisée », si bien qu'il vaudrait mieux démarrer tôt. Apparemment, l'électricité était de nouveau coupée à Sendai, et quand nous nous arrêtrâmes pour prendre le professeur Morimoto, lancée dans une nouvelle mission charitable pour un de ses élèves sur l'île d'Oshima, nous la trouvâmes ébranlée et découragée. L'ascenseur était hors service bien sûr, aussi, avec le chauffeur, je descendis ses valises remplies de piles et autres provisions sur six étages, puis nous fonçâmes sur la route impeccable.

On lisait désormais 2,1 sur le dosimètre. Riant, le chauffeur, un homme solide d'âge mûr, raconta que sa femme et lui venaient juste de finir de nettoyer les dégâts provoqués par le tremblement de terre dans leur maison, et voilà qu'après les récentes secousses, leur vaisselle était de nouveau par terre en miettes ! Il ajouta qu'il y avait des fuites dans le toit de la gare de Sendai, si bien qu'elle était peut-être désormais impraticable. À ce moment l'interprète leva les yeux du journal pour nous faire savoir que des restrictions sur les produits de la pêche pourraient être mises en place pour deux mois dans la préfecture de Miyagi – ce qui, imaginai-je, pourrait peut-être bien devenir vingt ou cinquante ans. Des floraisons précoces de pruniers et de rares palmiers nous tinrent compagnie tandis que nous longions les rizières couleur de paille ; une mouette nous survola. La radio annonça que 916 foyers avaient été « privés d'électricité » par

l'événement de cette nuit. Ici survint un autre embouteillage d'une heure, les trains étant interrompus.

Nous finîmes enfin par entrer dans la laideur au parfum de pétrole de Furukawa, que la lenteur de tous les véhicules nous permit d'observer tout notre soûl : petites banques, panneaux d'affichage, camions porte-voitures, maisons banales derrière des haies, salles de *pachinko* entourées de parkings vides, lave-autos, en surplomb d'un canal sale bordé de béton un magasin exposait des pierres tombales sur le bitume. Nous nous arrê tâmes devant un libre-service obscur pour que les deux femmes puissent utiliser les toilettes, mais elles étaient en panne. Une demi-heure plus tard, l'expérience se répéta dans un établissement dont les rayonnages mal éclairés étaient partiellement vides. Un unique employé accueillait une longue file de clients qui semblaient acheter surtout des liquides en bouteille. Sa caisse enregistreuse était en sommeil, bien sûr. Tout le monde se montrait patient. De retour sur la route, nous commençâmes à voir la longue fissure dans l'asphalte, courant parallèlement à la ligne blanche ; parfois il y avait des fragments de la chaussée qui rebiquaient, comme des crêtes de coq débraillées. À un endroit, deux ouvriers d'entretien en uniforme jaune manipulaient une longue jauge, l'insérant dans une fissure de l'autoroute comme s'ils étaient fascinés.

Les fissures se firent peu à peu plus impressionnantes. Les pires se trouvaient là où la route prenait des ponts ou en sortait. Le chauffeur soupirait et secouait la tête ; les deux femmes restaient silencieuses. Puis l'autoroute redevint meilleure.

Au bout d'un temps assez long, nous arrivâmes à Kesennuma, à 172 kilomètres de la Centrale Numéro Un de Fukushima, rencontrant des amoncellements toujours plus énormes de bois brisé, puis des bâtiments dévastés, des monticules de ferraille et de gravats, des voitures retournées. « *Awh ! Ehh !* » grogna le chauffeur.

Je n'ai jamais su de quoi Kesennuma avait l'air avant ; tout ce que je connais de l'endroit, c'est une enfilade de rues pleines de déchets trempés de pluie, voitures détruites, voitures brûlées, déchets dans des flaques d'eau, collines de déchets séparées par des mares boueuses, une pluie qui avait mauvais goût (et pour autant que je sache, ce que je fis de plus dangereux de tout le voyage fut de tenir le parapluie dégoulinant de l'interprète tandis qu'elle se rendait aux toilettes). Parfois des fibres, des câbles et des éclats de bois noirs de crasse pendaient dans les encadrements de portes comme des dents dans la gueule d'un monstre. Les chemins de terre battue en étaient parfois venus à ressembler à des digues entre des champs de ruines rectangulaires {31} couverts de tas de détrit us et remplis à ras bord d'eau puante. De nombreuses maisons avaient l'air de chantiers de

démolition. En terrain plus élevé, où il y avait moins d'eau, les vieux quartiers paraissaient simplement être des chantiers de construction vandalisés. Et dans une étendue boueuse, pleine de flaques, un autre torii de temple vermillon se dressait, seul, au-dessus des déchets et de la saleté, tout comme à Ishinomaki.

On dit que *Kesennuma* dérive d'un mot ainou signifiant « baie ». De l'autre côté de la rue face au port, dont le panneau était gauchi et déchiré, où les câbles électriques ressemblaient à des cheveux emmêlés, le bâtiment inondé du parking avait l'odeur de la mer et la pluie donnait des claques au trottoir. Un cycliste aux traits tirés, en gris crasseux, passa en pédalant, son masque anti-poussière autour du cou. La mer d'un gris-vert laiteux ne semblait pas mauvaise. La pluie rendait l'air moins poussiéreux, bien que peut-être plus radioactif ; je n'oubliais jamais que le dosimètre ne pouvait pas faire la différence. Après avoir porté les cartons de piles du professeur Morimoto jusqu'au quai du bac, je restai, hissé sur des blocs de béton, à contempler à travers leurs barres d'acier les maisons écrasées comme des boîtes d'allumettes, les fauteuils, les futons ; il y en avait une dont l'étage supérieur paraissait intact, mais dont le rez-de-chaussée avait entièrement disparu, à l'exception d'un mur. Les décombres guidèrent mon regard vers deux toits rouges et vers le pin que quelqu'un avait taillé en lobes verts nuageux, dans le style japonais traditionnel.

Le bac qui bourdonnait irrégulièrement transportait des caisses de jus de pomme et autres provisions. Un adolescent à cheveux longs, dont le tee-shirt disait BONNE ANNÉE 2009, était l'une des nombreuses personnes à porter un masque anti-poussière ; le dosimètre demeurait fermement à 2,1. Une petite fille minuscule, en coupe-vent rose, était assise sur les genoux de sa mère, jouant avec un pistolet en plastique, riant gaiement, tendant la main sans comprendre vers un horizon de navires brisés. Du bois flottait ici et là, et un autre navire avait coulé, comme abattu par une aviation ennemie. Des doigts et des griffes de débris dépassaient de la mer glacée. Au bout d'une demi-heure où ce ne fut que nappes de pétrole crasseux, fragments de caoutchouc-mousse et de polystyrène, alignements de flocons de déchets multicolores, mouette volant très bas, perche de bambou égarée, proue orange d'un navire renversé émergeant de l'eau comme la carapace d'une tortue morte, nous arrivâmes à l'île d'Oshima (à 165 kilomètres du réacteur ; population, 3 000 personnes environ), où Murakami Takuto, l'élève du professeur Morimoto, nous attendait.

Celle de la famille Murakami est la dernière histoire de tsunami que je raconterai. Ils étaient de vieille lignée, leurs ancêtres étaient des marins-soldats ayant combattu du côté des Heike pendant la célèbre guerre civile du 12^e siècle, qui a inspiré beaucoup de grande

littérature.

Le Dit des Heike s'ouvre d'une manière qui n'est pas dépourvue de références aux événements du présent essai : « La cloche du temple de Gion résonne dans la maison de chaque homme pour le prévenir que tout est vanité et évanescence. Les fleurs fanées des arbres *sala* près du lit de mort du Bouddha témoignent de la vérité que tout ce qui fleurit est destiné à se flétrir ⁽³²⁾. »

Le rez-de-chaussée de leur maison avait été à demi submergé. Le premier étage était en bon état. Il faudrait remplacer presque tous leurs appareils électriques, du cuiseur de riz à la télévision toute neuve et au système de chauffage, qui malheureusement – chose rare – ne fonctionnait pas au gaz naturel.

Dans la salle à manger, qui désormais avait besoin de travaux, Grand-Mère Fumiko (née en 1933) dit d'une voix très basse, en inclinant son large visage avenant : « Ce jour-là j'étais dans le jardin quand le tremblement de terre a eu lieu. Quand il s'est arrêté, je suis rentrée ; il n'y avait pas beaucoup de dégâts, rien que quelques verres et des chandeliers. Et puis j'ai entendu l'alerte au tsunami : quelqu'un des pompiers lançait un appel par haut-parleur. Je ne peux pas courir comme les autres ; et puis j'ai vu la vague, avec beaucoup de bulles, si bien qu'elle paraissait blanche. Elle était basse. Et j'ai vu une autre grosse vague arriver derrière, et je me suis mise à courir. J'ai couru vers un endroit plus élevé. Si j'avais pris la grande route, j'aurais été noyée. J'ai pris celle qui est plus étroite et plus haute. J'ai regardé derrière moi ; la maison du voisin flottait sur les eaux. Après cela, j'ai coupé un bâton de bambou et m'en suis servi comme d'une canne. Dans cette ville, une école primaire sert de centre d'évacuation. J'y vis encore, je suis venue ici simplement pour vous accueillir. »

« Au début, nous ne pouvions communiquer avec personne. Au bout de cinq jours, leurs parents sont venus et j'ai appris que mes trois petits-enfants avaient survécu. Tout avait été si effrayant que je tremblais sans pouvoir m'arrêter. Je ne pouvais pas dormir. Des amis m'ont offert des vêtements, des boules de riz ⁽³³⁾, et un futon, alors je m'en tire bien. »

Puis elle dit : « Notre famille vit ici depuis 350 ans, nos ancêtres disaient qu'à l'époque Meiji le tsunami ne pouvait monter aussi haut, et par conséquent que cette maison était sûre. Si j'y avais cru, je ne serais plus en vie. »

« Êtes-vous inquiète de l'accident de Fukushima ? »

« Les radiations, quand il pleut, ils nous disent de ne pas nous mouiller... »

(Son petit-fils me dit par la suite : « Les gens sur cette île ne connaissent rien aux radiations. »)

Je fis ma remarque habituelle qu'après Hiroshima et Nagasaki, il me semblait particulièrement triste que les Japonais, une fois de plus, souffrent des radiations. Ce à quoi la vieille dame répliqua, en joignant les mains : « Je veux simplement qu'ils soient prudents ! »

« Les pins sont tous tombés et ont disparu », dit la grand-mère en tendant la main gauche vers l'endroit où ils se trouvaient, par-dessus les arbres brisés, le sable et la mer, en direction de l'ancien emplacement du grand rocher que les deux petits-fils appelaient leur « cible » quand ils nageaient ensemble. « D'ici, nous pouvions voir le soleil se lever à travers les pins. Nous en étions si fiers ! Maintenant l'océan semble plus proche. C'est un peu effrayant. »

Dans le jardin, elle faisait pousser du maïs, du colza, des épinards, des citrouilles et des radis blancs ^[34]. Elle dit : « Je me sens si seule, maintenant qu'il ne me reste rien sur quoi travailler. »

Nous partîmes nous promener, l'interprète, Takuto, l'élève du professeur Morimoto et moi. En bas du futile brise-lames de la plage dévastée, nous trouvâmes un livre pour enfants en chinois, tout trempé – il appartenait à feu son grand-père. « Mais nous ne l'avions jamais lu », dit-il en riant, le laissant à qui voudrait. Je trouvai un champ joliment semé de coquilles Saint-Jacques, un bosquet de bambous orné de déchets.

Nous rencontrâmes un pêcheur en veste orange ; il pensait qu'un tiers des habitants de l'île étaient morts le 11 mars. « D'abord ils ont couru, dit-il, puis ils sont revenus chercher des choses importantes ; ils n'ont pas survécu. »

« Des radiations ? s'écria-t-il. Non, ça c'est Fukushima. Nous n'avons rien à voir avec ça. »

Continuer pour aller jusqu'au bout de la jetée de béton était presque agréable, les mouettes lançaient des appels depuis leur îlot, le vent venu de la mer avait une odeur si délicieuse que je ne pus me résoudre à porter un masque ; mon dosimètre était toujours à 2,1. Le soleil couchant jetait sur l'eau une traînée blanche, et un hélicoptère, sans doute des Forces d'autodéfense, bourdonnait derrière un nuage. À mesure que le jour baissait, les tristes témoignages du tsunami se perdaient dans l'ombre, et Oshima paraissait presque intacte.

Takuto me dit : « J'aimerais pouvoir faire tout ce que je peux pour cette île. J'aimerais grandir, être un être humain et aider. »

Bien que nos vêtements soient devenus vraiment sales (nous comptions les jeter après être entrés dans la zone dangereuse), cette famille affable et hospitalière refusa de nous laisser utiliser nos sacs de couchage. Père et fils étendirent des futons pour les deux femmes, et préparèrent un lit pour moi dans la chambre adjacente. Cela voulait dire que les autres dormaient en bas, dans ces pièces glaciales

empestant la fange. La torche de notre hôte oscillait, lente et blanche, autour de son ventre, le téléphone portable du professeur Morimoto s'illuminait tandis qu'elle et son élève riaient d'une quelconque idiotie affichée sur l'écran, l'interprète allumait sa lampe frontale, qui éclaira son visage, et je prenais des notes à l'aide de ma torche américaine, qui était plus jaune que toutes les autres.

Bien que les Murakami aient accepté une demi-douzaine de boîtes de conserve américaines, ils insistèrent pour nous préparer à dîner. Honteux et reconnaissants, nous descendîmes à table, où le visage mal rasé et moustachu de M. Murakami luisait sous la lumière de la lampe tempête. Il était directeur adjoint d'une école primaire. Après le tremblement de terre, il avait permis à certains élèves de s'en aller prendre soin de leurs parents. Je voyais qu'il se sentait coupable à l'idée de ce qui pouvait s'être produit ; toutefois, il s'avéra qu'ils survécurent au raz-de-marée. Il me montra une photo par satellite du désastre qui avait frappé Oshima. Les lunettes relevées sur le front, il me montra la demeure familiale sur la carte. Il dit : « Bien trop optimiste ! »

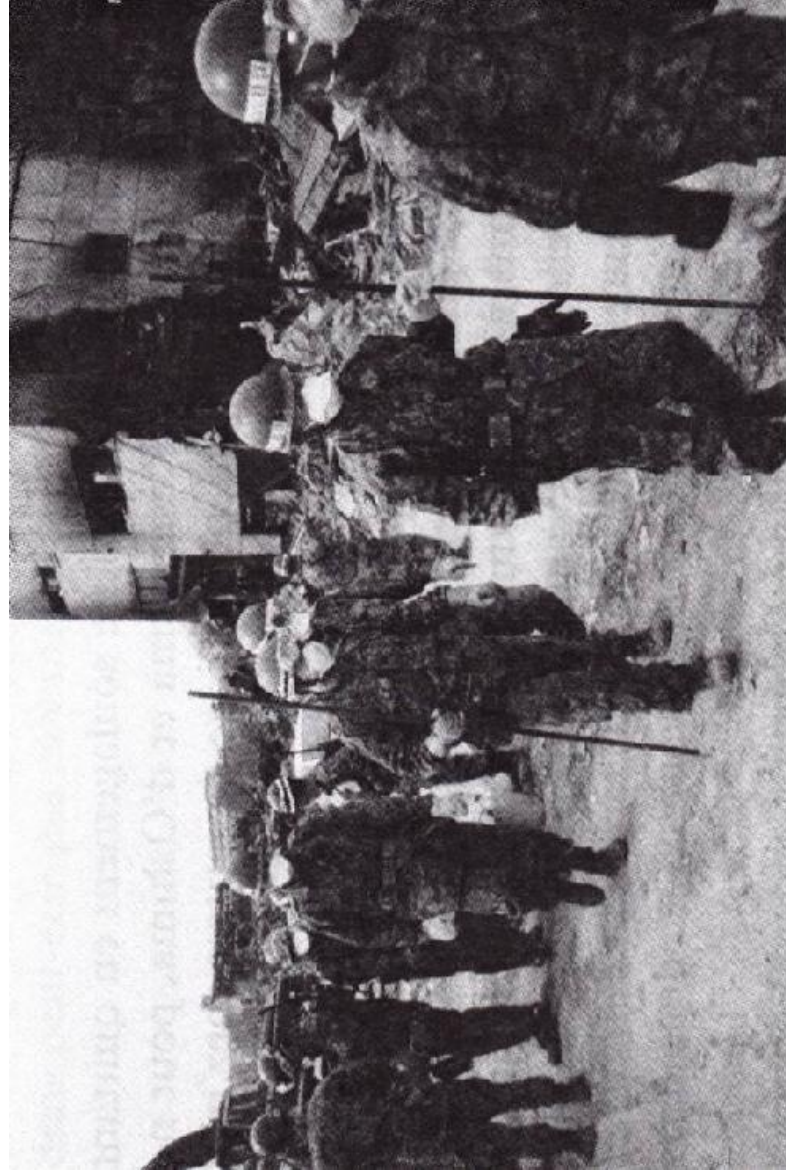
La mère, M^{me} Murakami Kaoru, en tablier à carreaux, était presque toujours debout, ses bras pâles et ses pommettes brillaient, l'autre grand-mère hochait lentement sa lourde tête à l'adresse des deux de ses trois petits-fils présents, tandis que des bananes et du papier d'aluminium scintillaient faiblement dans l'obscurité. M^{me} Murakami s'inclinait devant la grand-mère chaque fois qu'elle lui proposait de la nourriture, avec un *hai, dozo* poli. Étant donné l'absence de réfrigération, je ne peux imaginer comment elle réussit si bien à préparer ce ragoût improvisé, dont beaucoup d'ingrédients étaient périssables. M. Murakami dit : « Les cinq premiers jours, nous n'avons eu qu'une boule de riz par jour, alors j'ai maigri ! »

Une heure avant le dîner, il m'avait déjà promis un trésor : une bouteille de saké rescapée du rez-de-chaussée après le reflux de l'océan. L'étiquette détrempée était à peu près invisible dans la pénombre. Il ne cessa de remplir mon verre à ras bord, tout en offrant à boire aux autres convives. Embarrassé de tant recevoir de lui, je finis par feindre d'être un peu ivre, ce que voyant il continua à remplir gaiement son propre verre, surtout, dit-il, parce qu'on était un samedi soir. Il ne cessait de dire à sa femme, en anglais, *I love you*. Elle souriait de plaisir. Je suis heureux de faire savoir que le lendemain matin, d'une sobriété bruneuse, il le redit encore.

Au milieu du dîner, le courant revint, et ils s'écrièrent gaiement : « Surprise ! », les petits-fils rayonnant de grands sourires. J'assurai à nos deux hôtes qu'elles étaient encore plus belles à la lueur de l'électricité, et la grand-mère posa la main sur sa bouche rieuse.

Chaque fois que je mentionnais Hiroshima, toute la famille devenait triste et silencieuse, aussi détestai-je aborder la question, mais il me semblait de mon devoir de la soulever avec le patriarche, ce que je fis alors que nous mangions encore dans le noir. Le blanc de ses yeux parut flamboyer : « Fukushima est prospère grâce à ses pêcheries, dit-il, et je redoute leur déclin. » Cela me parut très japonais : se soucier des autres d'abord ! Il poursuivit : « L'énergie atomique est très dangereuse. Pour moi, c'est dangereux, c'est comme la guerre. »

Cet après-midi-là, j'avais demandé à Takuto ce qu'il imaginait pouvoir être le pire, et il avait répondu, moins d'une semaine avant que le gouvernement japonais ne reconnaisse que l'accident du réacteur était de niveau 7, comme à Tchernobyl : « Comme Tchernobyl. Oshima pourrait être contaminée. En été, les vents viennent du sud. »



Les soldats à Ishinomaki.

III

DANS LA ZONE INTERDITE

Je ne nierai pas mon égoïste soulagement en quittant la laideur puante de Kesennuma et d'Oshima, pour ne rien dire de mon impatience à l'idée de rentrer chez moi sans encombres, là où de telles choses n'arrivent jamais (en Amérique, Sacramento, où je vis, vient juste après la Nouvelle-Orléans pour le risque d'inondations). Pour autant que je puisse le déterminer d'après mon dosimètre, les radiations à Kesennuma et Oshima semblaient le double de celles de Tokyo : un dixième de millirem toutes les douze heures. Maintenant il était temps de retourner à Koriyama, et de là de faire une incursion ou deux dans la zone d'évacuation.

À 5 heures 30 du matin à Oshima, l'appareil donnait 2,2 millirems, ayant évolué une fois depuis le crépuscule. À 9 heures 30 sur la voie express du Tohoku, après deux heures de pluie modérée et juste au nord de la sortie d'Ohira, il atteignit 2,3. Peu avant 13 heures, comme nous entrions dans Koriyama, il en était à 2,4. À 20 heures ce soir-là, sans doute grâce à un certain voyage d'agrément que je raconterai bientôt, il était à 2,5 et le matin suivant, avant six heures, il était parvenu à un glorieux 2,6 : bref, quatre fois le point de comparaison de Tokyo. Selon le journal, le niveau véritable était plus proche de 44 fois celui de la capitale {35}, mais, optimiste comme je suis, je gardai foi dans le jouet que Bob m'avait vendu. C'est ici l'endroit de dire que le chiffre de mon dosimètre pour Koriyama, le plus élevé de tout intervalle de vingt-quatre heures, exception faite de mes deux vols internationaux, n'est pas mauvais du tout : il équivaut à 146 millirems par an. Un dosimétriste américain convint que la moitié pouvait être une radioactivité « naturelle » antérieure au désastre {36}. Pour atteindre mon seuil dangereux de 5 rem, il m'aurait fallu traîner dans Koriyama pendant plus de trente-quatre ans. Quand même, si j'étais jeune, je ne voudrais peut-être pas m'y marier et y avoir des enfants {37}.

S'agissant du voyage d'agrément de ce jour-là, je vous dirai que peu après dix-sept heures, une fois qu'eut cessé une pluie désagréable et potentiellement dangereuse, je louai avec l'interprète un taxi pour nous conduire au temple de Komatsu, dont aucun d'entre nous, chauffeur compris, n'avait jamais entendu parler ; nous l'avions choisi, l'interprète et moi, après un coup d'œil à la carte. Le chauffeur était un homme âgé, chauve, qui tenait à ses droits financiers. Son obstination n'avait rien à voir avec le danger : la question était de savoir s'il fallait payer à l'heure, au kilomètre, ou pour l'ensemble du boulot. Pour finir, nous fîmes un compromis des trois. Le chauffeur dit alors que ce voyage pourrait simplement ne pas être autorisé, car il semblait que le temple de Komatsu se trouvait – quelle coïncidence ! – à l'intérieur du cercle d'évacuation forcée. Il contacta par radio son patron, qui nous donna sa bénédiction, et nous partîmes. Inutile de dire que j'observais le dosimètre, m'attendant à ce que les radiations grimpent en proportion de la loi du carré inverse, mais de toute façon j'ai déjà gâché le suspense de toute cette histoire.

Le chauffeur n'avait eu que deux clients ce jour-là, des responsables d'une compagnie d'assurances, qui vérifiaient les dégâts provoqués par le tremblement de terre. Désormais l'autoroute était ouverte, poursuivit-il, si bien que ce serait sans problèmes. C'était un homme qui avait la parole facile, et j'avais déjà commencé à le trouver sympathique. Le dosimètre restait à 2,4, le soir était clair, les arbres nus sur le point de paraître printaniers. Il y eut de nouvelles fleurs de prunier charmantes, d'un blanc argenté, dans le crépuscule. Le chauffeur dit qu'il avait pour habitude de faire la fête à Kesennuma ; il était pêcheur à la ligne, et les poissons étaient si bons là-bas. Je n'eus pas le cœur de lui répéter ce que m'avait dit à Oshima le pêcheur en coupe-vent orange – toute la pêche là-bas était ruinée pour des années {38}.

Il dit que maintenant Koriyama était très paisible le soir.

Remontant la route toujours plus vide vers des collines plus herbeuses, nous vîmes ici et là de longues lignes droites de choux dans l'herbe, ou des oignons couleur de jade poussant très haut. Nous portions tous trois des masques à cause de la poussière. Il faisait chaud dans le taxi ; mon masque me rendait un peu nauséeux ; mais je pensais que mieux valait ne pas baisser la vitre. Le chauffeur s'inquiétait-il de la contamination ? (*Contamination* était le mot que, une fois de plus, tous utilisaient ; ah, il sonnait tellement mieux que *radioactivité* !) Pas du tout, gloussa-t-il. « Ma femme, ajouta-t-il en riant, m'a dit de ne pas sortir parce qu'il pleuvait, mais je m'en

moque ! Le gouvernement dit toujours : pas d'effet *immédiat* sur votre santé ! Ah ah ah ! Chaque jour ils donnent le niveau des radiations dans la préfecture. Comparé à une radiographie du thorax, qui est à 600 sieverts ⁽³⁹⁾, ça n'a pas l'air effrayant du tout ! »

« Des sieverts ou des millisieverts ? » demandai-je.

« Je crois que c'était six cents, répondit-il vaguement, mais si forte que soit la contamination, ce n'est pas comparable. Nous n'avons jamais pensé à ces choses. »

Le crâne chauve du chauffeur était du même jaune pâle que les feuilles de bambou au couchant, et il semblait plutôt heureux, la route locale nous faisait serpenter sous des nuages d'un pourpre bleuté, apparemment vers Funehiki, puis, alors que le chauffeur signalait un bel endroit d'où voir les cerisiers en fleurs (bien que ce fût encore trop tôt pour la saison), nous prîmes l'autoroute nationale 288.

Comme il était né en 1941, je lui demandai comment il comparait le lâchage de deux bombes atomiques et l'accident du réacteur, et il dit : « Il y a un film que j'ai vu enfant, un film en noir et blanc, qui montrait si intensément les ruines d'Hiroshima et de l'île de Bikini. Maintenant, Koriyama est plus loin que le cercle de trente kilomètres ; en fait, c'est à soixante ; mais s'il y a une explosion d'hydrogène, j'ai peur que Koriyama ne soit dans la zone d'évacuation forcée. Ayant atteint l'âge de soixante-dix ans, si on nous dit d'évacuer, ai-je dit à ma femme, où devrions-nous aller, à Sado ou ailleurs ? Quand je vois la situation des évacués, je ne suis pas sûr d'être en bonne condition ! Il y a trois centres d'évacuation à Koriyama, principalement du cercle d'évacuation forcée autour du réacteur. La majorité des gens sont dans un hall appelé Grande Palette, qui peut accueillir trois mille personnes. Il y a aussi un stade de baseball qui en accueille trois ou quatre cents, et... »

Des globes nocturnes luisaient près d'un restaurant au bord de la route, puis à une station-service. Nous traversâmes le fleuve Inasokamatsi, avant de descendre à travers une trouée aux franges d'herbe dorée, une montagne gris-vert en forme de volcan se projetant devant nous sur le ciel pâle et nuageux. Un vieillard en tunique brun-roux remontait avec peine vers sa maison, oscillant d'un côté à l'autre. Nous entrâmes dans la ville de Funehiki. Le chauffeur dit : « Vous connaissez Tchernobyl ? J'ai regardé le journal télévisé ; il y avait une femme de quatre-vingt-dix ans qui cultivait ses légumes, elle vit seule, parfois elle est malade, mais pour l'essentiel elle va bien. » Comme tout cela est enthousiasmant, pensai-je.

S'éloignant de la route qui menait aux célèbres grottes calcaires, il dit : « Là où nous allons, c'est à environ quarante kilomètres de la centrale. Si vous restez sur la route, vous y arriverez tout droit » – à

ces mots ma nuque me picota un peu – « si vous passez ce point plus haut là-bas, vous approchez de la montagne et ensuite vous redescendez. »

« Vous êtes déjà allé là-bas ? »

« Une fois. C'était une visite touristique. À l'époque, nous ne pensions pas que ça pourrait arriver. »

Cet après-midi-là, en attendant que la pluie s'arrête, l'interprète et moi avions avalé nos comprimés d'iodure de potassium datant de la Guerre Froide, présent de mon ami Dave, qui en avait acheté un flacon dans je ne sais quelle foire aux armes. Les pilules, un peu effritées, d'un vert-jaune très vif, ne devaient être prises qu'en cas de retombées nucléaires, disait l'étiquette. (La langue me fourmilla des jours durant, et j'eus une éruption d'urticaire ; mon interprète ne fut en rien affectée.) Rétrospectivement, j'ai honte que nous n'ayons pas pensé à en apporter une pour le chauffeur. Fort heureusement, le cadran demeura à 2,4.

Entrant dans la ville de Tokiwa, nous nous arrê tâmes au temple. Le masque avait tellement couvert mes lunettes de buée que je l'enlevai, inhalant avec gratitude l'air glacé. Je montai les marches de pierre avec l'interprète. Au-dessus de la boîte à offrandes aux lattes de bois, l'immense gland couleur de maïs, de la taille et des proportions d'une jupe de fillette, oscillait à peine sous la brise, virolé (si tel est le mot) par un grand hexagone portant gravé le nom de la personne qui l'avait consacré. Grimpant les ultimes marches de bois en chaussettes, comme la tradition l'exige, je regardai par les fenêtres de l'endroit et, comme d'habitude, ne vis guère que de la pénombre, interrompue par le reflet de ce gland derrière moi, et par des lueurs dorées indistinctes tout au fond. Mon cœur se révoltait à l'idée de remettre le masque, mais c'est ce que je fis, descendant vers les pins et les nuages et le bord escarpé de cet endroit élevé, sur les marches de pierre décré pites, peut-être endommagées par le tremblement de terre. Je sentais l'odeur des pins.

Informant le chauffeur que le dosimètre indiquait toujours un niveau de radiation sans danger, je lui demandai s'il voulait nous emmener plus loin.

« Bien sûr ! dit-il en riant. Je vous conduirai jusqu'à ce que vous ne puissiez aller plus loin. »

« La radio l'annonce tous les jours, poursuivit-il. Pour ces derniers jours, le niveau de la région était faible. »

Nous remontâmes donc la route en direction de Futaba, les toits pâles des maisons se perdant dans les chênes bas. « Cette zone est proche de la centrale, mais comme ils disent il n'y a pas que la distance, il y a la géographie », expliqua le chauffeur. Soudain, nous parvînmes à la hauteur d'un panneau jaune, guère plus

impressionnant que celui d'un restaurant de bord de route, dont les lettres rouges mettaient en garde : DANGER : ENTRÉE LIMITÉE À 10 KILOMÈTRES À PARTIR D'ICI. Nous étions entrés dans la zone d'évacuation volontaire. À partir de là, la route était tout à fait vide. Le village suivant était pratiquement sans lumières, exception faite des vitres de trois distributeurs automatiques sur un trottoir, dont personne n'avait encore actionné les mécanismes. Un autre panneau pour Futaba, et l'indication que nous étions toujours sur l'autoroute 288, avant le prochain village. Il faisait désormais presque complètement noir, bien que je puisse, de temps à autre, discerner les silhouettes des crêtes couvertes de forêts.

Je dis au chauffeur que cette excursion était très intéressante. Il eut un petit rire : « Je suis prêt à coopérer autant que possible, car de toute façon je n'ai plus très longtemps à vivre ! »

Puis vint une autre étendue sinueuse. Bientôt nous arriverions à Miyako Oji (à 20 kilomètres du réacteur) derrière quoi se dressait une montagne qui, espérais-je, nous protégerait des particules bêta et des rayons gamma. Je demandai au chauffeur s'il existait une légende relative à Miyako Oji, mais il répondit que non. « Ce qui est populaire dans cette contrée, ce sont les scarabées, ils en produisent pour les enfants. » À dire vrai, l'interprète en avait acheté un autrefois pour ses fils (bien qu'elle ne sache pas s'il venait de Miyako Oji) : je suis navré de dire qu'il n'avait pas prospéré. Quand nous tournâmes à droite au carrefour pour Inaki, il faisait tout à fait noir. « Presque tous sont partis, je crois », dit le chauffeur.

Et c'est ainsi que nous arrivâmes au cercle intérieur, où de grands panneaux aux lettres rouges et noires bloquaient la route, la préfecture proclamant que toute avancée au-delà était interdite, tandis que la police se contentait d'annoncer qu'elle était limitée. Dans la pénombre au-delà était tapi un autobus de la police anti-émeutes, vide ou non. Comme il n'y avait rien à voir, et que les dangers (dont peut-être une arrestation) nous demeuraient inconnus, je ne pouvais pas, en conscience, demander au chauffeur et à l'interprète, si courageux qu'ils fussent, d'aller plus loin ce soir-là. Nous fîmes bel et bien un tour à travers Miyako Oji, dont les maisons semblaient intactes ; mais sans lumières. Un chien blanc solitaire trotta jusqu'au taxi, nous regardant d'un air plein d'espoir, et comme nous poursuivions notre chemin, il se mit à courir follement en tous sens. Le chauffeur fit remarquer que les centres d'évacuation tels que Grande Palette n'acceptaient pas les animaux domestiques, qu'il fallait donc laisser derrière soi. Aurais-je tenté d'emmener le chien jusqu'à un refuge pour animaux de Koriyama, s'il en avait existé un ? Comment savoir jusqu'à quel point la créature était contaminée ?

« C'est la première fois que je vois ça ici, dit le chauffeur. C'est comme une ville fantôme. À Koriyama, il y a une vingtaine d'années, la veille de Noël, un câble est tombé, et il y a eu une panne d'électricité, il faisait si noir ! C'est la première fois depuis ça. »

Comme nous commençons à nous éloigner du réacteur, j'enlevai mon masque et sentis aussitôt le goût de la poussière dans ma gorge, ce qui me rendit nerveux – et si le dosimètre mentait ? Mais c'était tout ce que j'avais pour continuer.

Le vieux chauffeur dit : « Ce qui est le plus effrayant, ici, c'est le vent qui vient de la mer. C'est à ce moment-là que les radiations viennent. En été, c'est alors qu'elles viennent. »

Un quart d'heure plus tard, à vingt heures, le dosimètre atteignit 2,5 millirems.

ILS L'ONT FAIT POUR LA NATION

Le lendemain, qui était un dimanche, commença sous une brise froide ; tandis que le dosimètre affichait ses 2,6 millirems prévus et que la télévision de l'hôtel expliquait que la tranchée de débordement du réacteur contaminé déborderait elle-même bientôt, nous repartîmes pour la zone dangereuse. Comme avant, je portais ma casquette à visière (réceptacle bien pratique pour les particules bêta emportées par l'air), mon vieil imperméable d'atelier taché de peinture (tout à fait inapproprié pour le Japon, où l'on est si soucieux des apparences), dont les vertus étaient sa capuche et son caractère sacrificiable – ce magnifique accessoire étant conçu pour aller par-dessus un poncho également sacrificiable, dont je scellerais les deux trous pour les bras avec du ruban adhésif autour des manches de l'imperméable ; en dessous, un sweater optionnel en laine de polyester, car la zone du tsunami était très froide ; puis venait ma chemise à manches longues vieille de quinze ans (tout juste abîmée : une honte de la perdre, mais de toute façon je l'avais portée avant pour des expériences chimiques), dans la poche de poitrine de laquelle vivait mon dosimètre ; sous cette chemise, j'en portais une autre plus légère ; l'idée était de mettre mes gants de cuisine jaunes au dernier moment et de les scotcher autour des manchettes ; enfin venaient mon vieux blue jean et mon caleçon, mes chaussettes crasseuses encore trempées de l'écume du tsunami, les vieilles chaussures de feu mon père, des couvre-chaussures jetables à disposition – et bien sûr mon respirateur, garanti capable de filtrer 99,97 % de toute particule de matière, bien que, l'ayant acheté dans une quincaillerie américaine, l'étiquette précisât que tout emploi non conforme pourrait provoquer des blessures ou la mort.

J'avais apporté un second jeu de ces articles exotiques pour l'interprète (qui, le moment venu, hériterait du dosimètre). Inutile de dire que le poncho, les gants, le ruban adhésif, et les couvre-chaussures n'avaient pas, jusqu'à présent, embelli ma personne dans cette aventure ; j'avais porté tout le reste sans interruption, jour après jour, car il me fallait supposer que tout ce que je ne stockais pas à Tokyo pourrait être contaminé, alors pourquoi en jeter plus que je ne devrais ? Bien que j'aie réussi à prendre une douche chaque jour, sauf à Oshima, je doute d'avoir fait grosse impression professionnellement. Il se pourrait que le carnet que je trimballais, chose jaune à tranche écarlate, orné d'une ballerine en tutu rose faisant la révérence sous un nuage de papillons multicolores, soit ce qui ait fait pencher la balance, poussant les policiers à hennir doucement dès que j'avais le dos tourné. Tant pis ; même auparavant, quand j'étais plus jeune et plus mince et devais revêtir pour des interviews mon seul et unique costume trois pièces, ma plus grande réussite fut un air de vague surprise sur le visage de l'interprète, accompagné de cet éloge : « Tu as l'air presque avenant. »

Lors du trajet à Miyako Oji, la veille au soir, nous avons apporté avec nous nos gants de cuisine jaunes, nos respirateurs, etc., mais le dosimètre nous convainquit de ne pas en faire usage. De surcroît, nous nous serions tous deux sentis honteux de nous protéger avec autant d'ostentation sans faire de même pour le chauffeur. Dans mes rêves américains de cette ultime visite à la zone dangereuse, j'avais imaginé une marche quelconque, sans doute seul ; tout chauffeur de taxi serait resté dans le véhicule, les vitres remontées contre les particules bêta. Juste au cas où quelqu'un m'accompagnerait, j'avais tout apporté en double.

Bien entendu, cela ne m'excuse pas d'avoir oublié la sécurité d'un tiers, quel qu'il soit ; ne tenons pas compte du fait qu'une personne saine d'esprit pourrait bien décliner de rouler partout où de tels accoutrements seraient recommandés ; en bref, la logique de dernière minute (et la décence) nous interdisait, à l'interprète et à moi, de nous mettre en route dans de telles tenues, bien que nous les ayons bel et bien apportées avec nous, au cas où.

Et donc nous portions chacun un masque de chirurgien de qualité moyenne, acheté dans une boutique d'articles pour infirmières de San Francisco ; nous avons proposé à notre nouveau chauffeur, que je présenterai dans un instant, l'un de ses masques neufs, mais il était satisfait du modèle que nous avions. Je portais mon couvre-chef, l'imperméable (non boutonné tant que nous étions dans la voiture), ma chemise épaisse, ma chemise légère, mon caleçon, mon jean, mes chaussettes et mes chaussures. Lors de notre retour à Koriyama, sans ôter nos gants, les chaussures seraient nettoyées avec un chiffon

humide avant d'être définitivement scellées dans un sac plastique, puis presque tous nos autres vêtements de ce jour-là, ainsi que les gants, relégués dans un endroit adapté – cadeaux contaminés à une ville contaminée. Les respirateurs sophistiqués, les sacs à dos, et tous les articles encore utilisables furent donnés par nous ce soir-là à un évacué de Grande Palette, avant d'aller au gymnase passer un examen de dépistage des radiations.

Il s'avéra que la dose accumulée ce jour-là n'était pas plus élevée que celle des deux journées à Koriyama : 0,4 millirem en vingt-quatre heures {40}. Je me flatte que la prudence ait joué un rôle dans ce résultat ; j'avais pris garde à la direction du vent aussi bien qu'à la distance, et consulté le dosimètre toutes les quelques minutes ; pourtant, nous semblons avoir eu deux jours très chanceux (déclaration que je compte rétracter si d'ici quelques années je devais me retrouver avec un cancer caractéristique du césium). L'interprète m'informa plus tard avoir lu dans les journaux que le niveau maximal de radioactivité enregistré dans un endroit habité se trouvait à une quarantaine de kilomètres au nord du réacteur : 16 020 microsieverts sur vingt et un jours, ce qui revient à sept millirems par jour ; à ce rythme, il n'aurait fallu que soixante-six jours pour parvenir à mon plafond de cinq rems {41}.

Nous étions d'abord allés à Grande Palette. J'espérais trouver un évacué qui savait comment entrer dans le cercle intérieur sans interférence policière. En chemin, le chauffeur expliqua que Koriyama était « la Vienne orientale », appellation que jamais je n'aurais imaginée. Ma langue me picotait et me cuisait toujours à cause de l'iodure de potassium. Le chauffeur dit : « Ah, nous n'avons pas d'impact direct du réacteur, mais je n'aime pas les rumeurs. »

Dès notre sortie du taxi, nous espionnâmes les gens entrant et sortant de Grande Palette. J'arrêtai une femme d'allure jeune qui portait sa petite-fille contre sa poitrine. L'enfant et sa mère étaient d'Ohkuma, à cinq kilomètres du réacteur ; la grand-mère venait du village de Kawauchi, juste en bordure du cercle intérieur de vingt kilomètres. C'est à Kawauchi que nous irions ce jour-là.

La grand-mère dit : « Nous aidons les victimes depuis le 12 » – le lendemain du tremblement de terre et du tsunami – « le 16, on nous a évacués. C'est comme si je vivais un rêve. La vie est difficile. Mes filles vivent toutes très près du réacteur, si bien qu'elles ont tout perdu. »

Elle ne voulait pas aller à Kawauchi maintenant, et un homme qui s'y rendait ce jour-là préférait organiser ses affaires d'abord, aussi engageâmes-nous le chauffeur en tête de la longue file de taxis qui attendaient là ; il dit que nous devrions d'abord passer au bureau de sa compagnie. Je m'y opposai, m'attendant, comme d'habitude, à me

faire éjecter par un supérieur hiérarchique quelconque, mais il n'en fut rien ; le patron sortit et nous examina, après quoi le chauffeur et lui définirent un prix. Je dis que le voyage pourrait peut-être durer plus longtemps que ce que notre accord prévoyait, auquel cas je paierais davantage. Le chauffeur, modeste au point d'en paraître timide, ne parut pas s'intéresser à ces détails.

Nous étions encore dans le centre de Koriyama quand le compteur passa à 2,7. « *Ehh !* » s'écria anxieusement l'interprète. Me sentant moi-même un peu nerveux, je mis, comme un pis-aller, le masque que j'avais porté la veille au soir ; si bien qu'en ce domaine je ressemblais approximativement à mes deux compagnons tandis que nous prenions l'autoroute 95 en direction d'Ono.

Nous montâmes en tournant à travers les collines vert-jaune, les bambous luisaient sous le soleil, un homme travaillait la terre ; ce n'était pas encore interdit ici comme dans le village d'Iitate, qui était à 40 kilomètres de la centrale et se trouvait en dehors des deux zones d'évacuation ; on disait que ses habitants seraient bientôt contraints de s'en aller.

Je me retrouvai à consulter le dosimètre plus souvent que d'habitude. Le chauffeur restait silencieux. Ma lèvre supérieure suait sous le masque. Arrivant à Ono, nous vîmes en bordure de la route des pierres brisées, qui peut-être n'avaient rien à voir avec le tremblement de terre, et quelques flocons de neige sur le flanc de la montagne. Cela semblait un si bel endroit pour s'en aller vagabonder dans les collines. Le chauffeur désigna quelques arbres *nara* (bons pour qu'y poussent des champignons, dit-il ; et quelques jours plus tard, dans le train à grande vitesse allant d'Hiroshima à Tokyo, l'écran d'information annonça que les champignons d'une certaine zone près du réacteur ne pouvaient plus être récoltés, ayant dépassé la limite légale de radiation). À Ono, partout ou presque où je regardais, il y avait des petits jardins carrés, où des légumes poussaient en rangées bien droites, jeunes et verts ; étaient-ils empoisonnés ? Le soleil était étrangement tiède sur mes poignets, ou peut-être me picotaient-ils à cause de l'iodure de potassium. « Ce sont des paysans », dit le chauffeur avec satisfaction ; et je compris que lui aussi devait avoir des origines rurales.

Nous virâmes sur l'autoroute 349, avant de prendre la 36, en direction de Tomioka, qui avait été soumise à une évacuation forcée. Au centre de la ville de Tamura (une vallée pavée de maisons tuilées) il y avait beaucoup de pins amoureux taillés, et derrière les haies se dressaient parfois ces rochers irrégulièrement phalliques que les jardiniers japonais aiment tant. Les magasins n'avaient pas fermé. Nous quittâmes Tamura qui, nous informa le chauffeur, était un

conglomérat récent de petits villages rassemblés en vue de certains bénéfices administratifs. Je me demandai si l'endroit resterait habité. Une voiture de police devant nous montait lentement la colline sur la route fissurée par le séisme, faisant clignoter son gyrophare. Puis elle fit demi-tour. « Peut-être qu'ils sont trop près des radiations », dit le chauffeur en riant – et qui peut dire qu'il n'avait pas raison ? Car ceci est un récit de choses que nous pouvons à peine croire, et encore moins comprendre.

Nous nous arrê tâmes pour discuter avec un vieil homme en cuissardes et casquette de pêcheur : sur ses épaules il portait une de ces longues perches au bout desquelles on met le riz à sécher. « Navrée, dit l'interprète, je ne comprends pas son dialecte. » Elle réussit à deviner que les rizières de l'autre côté de la route étaient à lui ; il possédait une surface assez vaste de 4 *tang* ou, si vous préférez, 1 200 *tsubo*. Il dit qu'en ce moment les paysans ne pouvaient pas vendre leurs produits.

« C'est sûr, ici ? » demandai-je.

« Ils ne nous le disent pas. »

Nous inclinant pour le remercier, nous revînmes au taxi.

Arriva un véhicule sur une route par ailleurs vide ; notre chauffeur demanda à la vieille dame au volant si nous pouvions aller jusqu'à Kawauchi. Se couvrant poliment la bouche, elle dit : « Vous pouvez y aller. » Le compteur restait à 2,7 millirems.

Nous longeâmes le fleuve, sur l'autre rive lointaine duquel poussaient de nombreux arbres *nara* aux troncs minces ; apparemment c'étaient des chênes japonais. Je demandai au chauffeur de s'arrêter. La verdure renaissait dans ce qui voilà peu de temps avait été une forêt d'hiver. J'avais un sentiment étrange, pas tout à fait inquiétant. Si beaux, les lichens verts sur les rochers ! Dans l'ombre fraîche des cèdres, il y avait une telle épaisseur d'aiguilles sur le sol que mes pas n'y faisaient aucun bruit. Le soleil tombait, bas et vert, sur les flancs des arbres. Un oiseau inconnu sifflotait à n'en plus finir son appel sur deux tons. J'aurais aimé pique-niquer assis sur l'un de ces gros rochers. Me délectant de ce vent frais dans mon dos, dont le degré de contamination par les particules me demeurait bien sûr inconnu, je traversai à pas lents un petit pont en direction des arbres *nara* d'un gris rosâtre, après lesquels se dressait une autre muraille de cèdres. Un groupe de jeunes bambous verts poussait à côté de moi. Baissant les yeux vers le courant couleur de jade avec ses éventails et ses rubans d'écume blanche émergeant de chaque rocher-îlot moussu, j'oubliai où j'étais et ôtai un instant mon masque, qui de toute façon pouvait bien avoir été inutile.

Nous reprîmes la route et, peu après avoir vu des caisses en bois

qui, nous dit le chauffeur, servaient à recueillir les abeilles sauvages, une pancarte à tréteaux annonçait de manière très banale ENTRÉE LIMITÉE PAR LA POLICE. C'est ainsi que nous arrivâmes au village de Kawauchi, à dix kilomètres du cercle intérieur. Les maisons étaient silencieuses. Le chauffeur dit : « Ils ont peut-être évacué. Ça n'est pas bon. »

À flanc de coteau, juste en bord de route, se dressait une agréable maison de bois. Voyant un vieil homme en cuissardes occupé à une tâche quelconque, je demandai au chauffeur de s'arrêter de nouveau, et j'allai avec l'interprète me présenter à M. Sato Yoshimi, qui dit : « Je suis allé à Koriyama pour évacuer, mais je suis revenu aujourd'hui même. »

« Pourquoi êtes-vous revenu ? »

« J'étais à Grande Palette depuis près d'un mois, et il fallait que je jette un coup d'œil sur ma maison. Je rentre à Grande Palette dès aujourd'hui. »

« Qu'est-ce qui vous a fait partir là-bas ? »

« On a dit aux gens d'ici : si vous êtes à moins de vingt kilomètres, vous devez évacuer les lieux. Si vous êtes à moins de trente kilomètres, vous feriez mieux de le faire. Alors, par précaution, il a été décidé que le village serait évacué. »

Je ne comprenais pas tout à fait ; mais qui, précisément, avait décidé l'évacuation, jusqu'à quel point elle avait été volontaire, n'était pas un sujet que le vieillard aux dents cassées comptait expliquer. Son masque blanc était suspendu entre son menton et son cou.

« Comment s'est passé le tremblement de terre pour vous ? »

« J'étais sur le site, répondit-il. Je travaillais à la turbine Numéro Quatre. Je travaille au réacteur depuis plus de trente ans. »

« C'était un bon travail ? »

« Ah, avant l'accident, j'aimais ça. Vous ne pouvez pas imaginer... »

« Et ensuite, que s'est-il passé ? »

« Il était environ 14 h 30. Dans le bâtiment, les secousses ont été terribles, et les éclairages ont commencé à tomber. Beaucoup de sable et de poussière – on ne voyait pas où on allait. J'étais dans la zone contrôlée, où il faut porter un équipement protecteur spécifié par Tepco, et avoir son propre dosimètre. »

« Vous l'avez toujours ? »

« Je l'ai laissé dans le bâtiment du réacteur. »

« Vous avez vu le tsunami ? »

« J'ai évacué immédiatement, avant qu'il n'arrive. J'ai quitté le

bâtiment Numéro Quatre à pied, avec des collègues. Il y avait beaucoup d'eau qui fuyait des tuyaux, suite à l'affaissement du sol. On travaille en équipe de six personnes. Alors nous avons tous évacué ensemble. Il y a un bureau à quatre kilomètres de là. Nous nous sommes présentés là-bas. Une fois tout le monde arrivé, on nous a dit d'aller où nous voulions, sous notre responsabilité. » Son employeur était un sous-traitant de Tepco, appelé Nito Resin. Ils le payaient toujours, dit-il ; il avait reçu son salaire du mois dernier.

« Combien de temps pensez-vous vivre à Grande Palette ? »

« Je ne sais pas. Ça dépend des radiations ici. À moins que les restrictions ne soient levées, je ne crois pas que je pourrai revenir. Ici c'est assez bas, 0,5 ou 0,6 millisievert {42}. Ma fille est dans la limite des vingt kilomètres. Alors elle et sa mère sont allées voir leur maison {43}. Je crois qu'elles peuvent rentrer pour un court moment. »

Un ruisseau brun coulait sous des cyprès à l'extrémité de son terrain en pente. Son jardin se trouvait de l'autre côté de la route : *daikon*, oignons verts, choux, haricots liane. Je ne saurais vous dire si ce qu'il cultivait aurait dû être mangé par qui que ce soit.

Nous inclinant pour lui dire au revoir, nous redescendîmes sur la route, tandis que lui, se penchant avec peine sur le chemin d'accès, s'en retournait lentement arroser une plante avec son broc de plastique turquoise, et qu'un jeune enfant pleurait dans la maison ; mon dosimètre était toujours agréablement fixé à 2,7. En atteignant l'embranchement, nous prîmes à droite, comme il l'avait conseillé, tandis que le chauffeur disait : « Normalement, les ouvriers des réacteurs meurent jeunes, alors je suis franchement surpris qu'il soit encore vivant. Un de mes amis travaillait là-bas, il voulait partir. Il a ouvert une boutique où l'on vend des nouilles, et il est mort très vite. »

« Quel âge avait-il ? »

« La quarantaine. »

« C'était d'un cancer ? »

« Je n'ai pas les détails. »

L'anecdote en disait plus sur le chauffeur que sur le réacteur, ou l'énergie nucléaire. En tout cas, une seule personne constitue un échantillon très réduit. Dépassant d'autres rizières à sec, mon front me brûlant et me démangeant, peut-être à cause d'une piqûre d'insecte, nous vîmes deux chiens courant en liberté devant la mairie de Kawauchi, avant d'atteindre le cercle intérieur, où se tenait un cordon de policiers, en gilets bleus avec des bandes réfléchissantes jaunes, leurs masques blancs les couvrant du menton à l'arête du nez, et leurs casques blancs fermement calés au-dessus de leurs yeux, leurs mains gantées de blanc posées sur leurs flancs ; leurs brodequins luisaient. Ils

nous interdirent d'aller plus loin, aussi demandai-je au chauffeur de tourner à droite et de se garer à un pâté de maisons de là, dans une rue où les gens du cru entraient et sortaient comme ils l'entendaient à un point de contrôle non gardé, en levant la frêle barrière. Ils étaient toujours pressés. Quand l'interprète et moi leur faisons signe pour qu'ils s'arrêtent, ils répondaient toujours « Pas le temps ! », en violation de la célèbre politesse du Tohoku. Invariablement, tous se dirigeaient vers Grande Palette.

Je déambulai dans la zone interdite, rien que pour dire que je l'avais fait. L'interprète fit un ou deux pas prudents derrière moi, puis s'arrêta. Le chauffeur resta dans la voiture, vitres remontées. Chaque fois que je le regardais, il remettait anxieusement le moteur en marche. Aurais-je dû insister pour qu'il continue dans la zone d'évacuation forcée ? Mon dosimètre n'avait enregistré aucune augmentation récente ; s'agissant des rayons gamma, la situation semblait suffisamment sûre, et peut-être ce récit aurait-il été plus dramatique si j'avais été plus insistant, mais, là encore, peut-être pas, car qu'aurions-nous vu, sinon d'autres maisons vides, et puis les dégâts du tsunami et du tremblement de terre, puis le réacteur – lequel, comme le montraient les photos prises par des drones et publiées dans le journal, ressemblait à n'importe quel chantier boueux ? Je pense que le chauffeur aurait accepté si je le lui avais demandé ; pour ce qui est de ma fidèle et courageuse interprète, elle dit simplement : « Je te suivrai. » Peut-être elle et moi aurions-nous dû nous équiper des respirateurs, des gants de cuisine jaunes, et de tout le reste, avant de marcher vers la Centrale Numéro Un. Honnêtement, j'étais dépourvu de la brutalité nécessaire pour lui demander cela. Ou j'aurais pu partir seul, en laissant les deux autres m'attendre. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Peut-être avais-je peur, sans vouloir le reconnaître ; mais je crois que je ne pouvais tout simplement pas voir à quoi cela servirait.

Les oiseaux chantaient, les plantes poussaient, les arbres allaient être en fleurs. Il faisait très tiède. De la mousse croissait sur un mur, et dans les maisons désertes tous les rideaux étaient tirés. Si vous le pouvez, essayez de les voir, et les ombres sur les tuiles annelées d'argent de leurs toits, les fleurs bleues dans une cour, qui comme les pelouses voisines paraissait encore décentement entretenue, sans doute en raison de la fraîcheur de la saison. Sur le côté d'une autre maison, quelques plantes en pot avaient commencé à se dessécher, mais les autres paraissaient encore parfaites. Peut-être plus de gens étaient-ils revenus de Grande Palette qu'on ne l'imaginait.

Derrière une porte d'entrée, une paroi coulissante était grande ouverte. Nous appelâmes à de nombreuses reprises, mais personne ne répondit. J'en informai le point de contrôle de la police, car le chauffeur de taxi de la veille avait fait remarquer que des

cambrioneurs commençaient à tirer profit de l'évacuation.

Dans l'ombre d'une vieille maison de bois, plusieurs bicyclettes étaient appuyées bien en ordre à côté de pelles propres. Une rangée de sacs de sable, protection peut-être contre le tsunami, longeait la maison de part et d'autre d'un angle.

Que dire de cet endroit, avec les ombres du matin et les chants d'oiseaux, avec un compteur à 2,7 millirems, l'ombre des fils électriques dansant doucement sur la façade de béton strié d'un atelier, un petit scarabée noir rampant sur un sac de sable ?

Du principal point de contrôle émergèrent un bus, puis un camion, puis trois voitures, les policiers leur faisant signe de passer de leurs mains gantées de blanc avant de refermer la barrière, et tous ces véhicules repartirent dans la direction de Koriyama. Puis un homme à moto s'approcha, venant de notre côté.

« À moins que vos raisons ne soient très solides, je ne peux vous laisser passer », lui dit un policier.

« Mais j'ai un frère à l'intérieur. Est-ce que je peux prendre un autre chemin ? »

« Vous pouvez avancer et aller un petit peu plus loin. »

Le motocycliste se rendit donc jusqu'au point de contrôle non gardé que l'interprète et moi avions franchi. Plus tard, le chauffeur de taxi, qui avait parlé avec lui, dit que ce gars-là s'était plaint d'une sensation de brûlure et de picotement, ce qui bien sûr est l'un des premiers symptômes d'une exposition massive aux radiations. Peut-être était-ce psychosomatique, ou avait-il eu une réaction allergique ; aucun de ceux que nous interrogeâmes à Koriyama, et même à Grande Palette, n'avait entendu parler de quelqu'un victime de la maladie des radiations.

Puis le chauffeur nous héla. Il avait découvert un véritable habitant ; barbu, grisonnant, avec un visage d'ouvrier tout rougeaud, en ciré et casquette bleus ; il devait avoir la cinquantaine. Il portait un masque, des bottes et des gants verts. La grille métallique de la station-service Showa Shell n'était qu'à moitié ouverte. Il était juste devant, courbé, arrosant au jet un bout de trottoir. Il parla avec nous sans cesser de s'activer. Il ne nous permit pas d'entrer dans sa maison, tout à côté, au premier étage de laquelle les tentures d'une fenêtre s'ouvrirent un instant, et où une charmante main de femme virevolta, pliant une serviette sur la tringle du rideau ; cette femme, ou sa fille, devait faire la lessive à l'intérieur. Les tentures se refermèrent. L'ouvrier dit : « C'est la zone où on reste bouclé chez soi. C'est ma zone. Nous partirons bientôt. Il y a un chat que nous laisserons à l'intérieur, et nous sommes très tristes de ne pas le laisser sortir. Je suis le chef des pompiers ici, alors je reviens chaque jour, et je vérifie

le niveau de radiation à la mairie du village. Aujourd'hui il est de 0,38 millisievert. Le 17, tout le monde est parti... ^{44} » Il s'activait toujours, sans jamais s'arrêter, jusqu'à ce que je lui fasse cadeau de mon meilleur respirateur, sur quoi il s'inclina profondément, puis se remit au travail en hâte.

Le vent frais encore dans mon dos, et le bruit du ruisseau couvrant presque tout le reste, j'examinai un tout jeune oiseau dans l'herbe, la rouille sur une rambarde, des pins taillés, puis contemplai un trottoir absolument vide. Je remontai une autre allée et sonnai à la porte. Elle était verrouillée ; la sonnerie résonna à n'en plus finir.

Pour je ne sais quelle raison, je me souviens surtout des bicyclettes appuyées bien en ordre contre les maisons vides qui les tenaient dans l'ombre.

Chaque fois que je le regardais, le chauffeur lançait le moteur avec empressement. Il me rappelait le garçon esseulé qui doit rester sur le trottoir enneigé, à l'entrée des sources chaudes, près de Sendai, prêt à s'incliner dès qu'un hôte arrive. Pour finir, je lui demandai comment il allait : « Je ne suis pas vraiment inquiet, dit-il, mais je me sens un peu mal à l'aise. »

« Et qu'est-ce qui vous met le plus mal à l'aise ? »

« Je vois les voitures, mais pas les gens. »

Prenant pitié de lui, je lui dis d'entamer notre retour en roulant très lentement sur le pavé lisse jusqu'à l'embranchement des autoroutes 399 et 36 puis, comme la route recommençait à monter dans les collines, mais bien avant la demeure de M. Sato, je le fis s'arrêter une fois de plus, ayant aperçu une nouvelle occasion de me livrer à ma descente en piqué de voutour journaliste, car voilà qu'il y avait une présence humaine – à savoir un couple d'âge moyen portant ces masques en papier à peu près inutiles, sortant de leur maison à grands pas et se précipitant sur l'allée de gravier vers leurs voitures respectives. Je courus pour les arrêter, et l'interprète s'inclina avec la plus grande politesse, requérant la faveur de cinq minutes, rien que cinq minutes, mais la femme répondit : « Nous n'avons pas le temps ! C'est la première fois que nous inspectons notre maison depuis notre évacuation vers Tochigi. » « Il y a combien de temps ? » Abandonnant tous les restes de la patience et de la civilité, si renommées, du Tohoku, la femme s'écria : « Nous n'avons pas le temps, nous n'avons pas le temps ! » – sur quoi tous deux coururent vers leurs voitures sans même s'incliner pour dire au revoir, l'homme suant autour de son masque, et ils s'éloignèrent à une vitesse presque irresponsable, en direction de l'autoroute 399 vers Koriyama puis Tochigi.

Le chauffeur fit remarquer qu'ils semblaient avoir peur.

Remontant l'autoroute 399, terrasses et pruniers en fleurs, mes

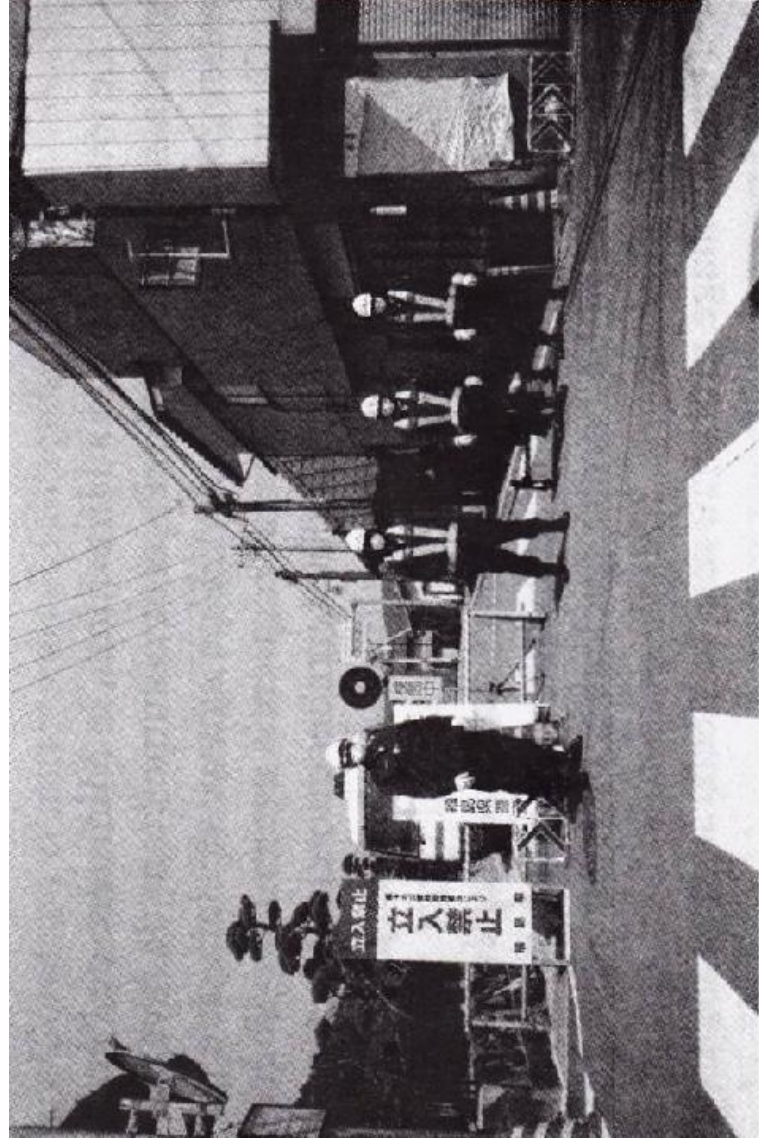
poignets me picotant étrangement, sans doute en raison d'un simple coup de soleil, ou de l'iodure de potassium, nous nous dirigeâmes vers Koriyama ; alors que nous descendions le flanc de la montagne, un cours d'eau brun scintilla de blanc sous le soleil, et à ce moment le dosimètre passa à 2,8 millirems. Je ne dis rien. Jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, je vis dans le regard du chauffeur une peur triste et déconcertée.

« Mes yeux sont assez larmoyants depuis deux ou trois jours, dit-il. Est-ce lié aux radiations ? »

Ce doux et impassible suiveur de règles, né dans une maison traditionnelle à toit de chaume, qui était fier de la santé de sa mère âgée de quatre-vingt-six ans, qui avait préparé à l'avance le reçu qui m'était destiné et refusa donc fermement d'être payé pour les deux heures supplémentaires que mon errance avait exigées – sans compter la prime de danger que je tentai de lui donner (il finit par en accepter une petite partie) –, m'apparut soudain comme l'un de ces innocents si utiles aux autorités de partout. Je lui demandai s'il savait ce qu'étaient les radiations, et il répondit : « Je n'en sais rien. Ça s'évapore ? C'est liquide ? »

« Faudrait-il punir Tepco ? » lui demandai-je.

« C'était la politique du gouvernement, répondit-il loyalement. Ils ont fait cela pour la nation. »



*La police de Kawauchi gardant l'entrée du cercle intérieur
à 20 km de la Centrale Numéro Un de Fukushima.*

IV

FLEURS DE CERISIER

Le jour où j'arrivai à Hiroshima, le Ministère de l'énergie classa l'accident du réacteur comme étant de niveau 7, aussi grave que Tchernobyl. Une agence déclara que jusqu'à présent 370 000 terrabecquerels avaient été libérés. Une autre annonçait 630 000 terrabecquerels ^{45}. Je me dis que personne ne savait et que tout le monde mentait.

Je demandai au chauffeur de taxi au large visage ce qu'il considérerait comme le pire, l'accident du réacteur ou l'explosion de la bombe atomique au-dessus de sa ville, et il répondit : « La bombe nucléaire, bien sûr ! Elle a tué instantanément plus de 200 000 personnes ! »

(Un affichage mural au musée déclarait que fin 1945 140 000 personnes étaient mortes.)

Je signalai que les gens du Tohoku semblaient savoir peu de choses, ou peu se soucier de ce qui s'était produit à Hiroshima, ce à quoi il répliqua d'une voix aiguë : « Bien sûr ! Il y a plus d'étrangers que de Japonais qui visitent le musée. À l'époque, j'avais trois ans. La veille, on nous a ordonné d'évacuer, parce qu'Hiroshima, capitale militaire, était en danger. » Il rit, d'une manière qui me parut tout à fait cynique et amère. Sa mère l'avait emmené à la campagne, mais le jour où Little Boy ^{46} fut largué, elle revint à Hiroshima pour s'occuper de parents, ce pourquoi – heureuse femme ! – elle put accéder au statut de victime atomique. « Elle n'avait pas de symptômes, mais elle a été reconnue alors que j'avais quatorze ans. Moi-même, je ne veux pas l'être ; si vous avez le carnet de santé *hibakusha*, si vous êtes une victime, cela veut dire que personne ne veut vous épouser. »

Il poursuivit : « Ceux qui vivaient près du dôme » – à l'hypocentre de l'explosion – « le cachent, ils sont victimes de discriminations. »

« Combien d'années a-t-il fallu pour que la radioactivité disparaisse ? »

« Je n'en sais trop rien, mais en 1945 ils disaient que plus rien ne pousserait pendant cinquante ans, et les mauvaises herbes sont vite

revenues. »

« Vous pensez que l'accident du réacteur de Fukushima pourrait affecter les gens d'ici ? »

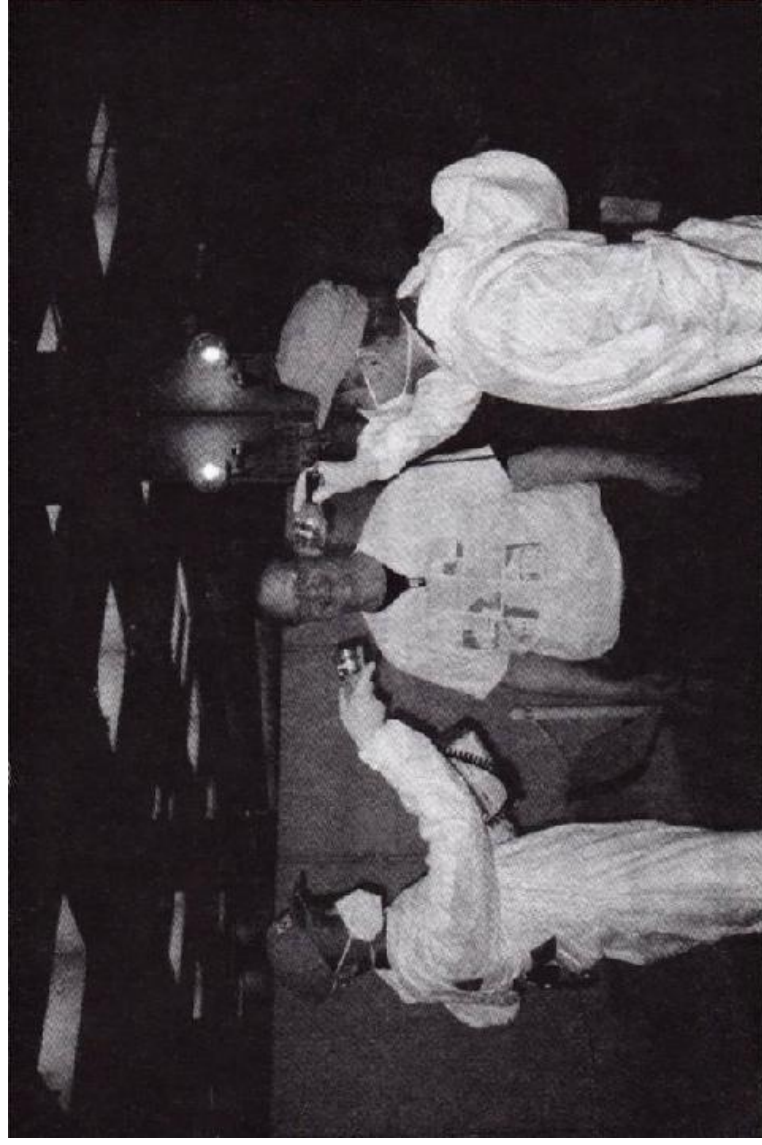
« Je crois que ça n'a pas beaucoup d'importance pour moi. Je ne serai pas affecté. Vous allez au musée, vous y verrez que la bombe atomique vous vaut des brûlures et des pertes de cheveux », expliquait-il judicieusement, et là-dessus nous nous arrê tâmes au bord du fleuve, parmi les nuages blanc rosé des fleurs de cerisier.

Je visitai le Musée mémorial de la Paix d'Hiroshima, et mon cœur devint aussi gris-brun qu'une rizière inondée de sel. Les loques déchirées, tachées, d'un uniforme d'été et d'une chemise que l'écolière Oshita Nobuko, treize ans, avait cousus elle-même, oh, oui, ces témoignages aplatis, pâlis, ensanglantés, fallait-il en voir davantage ? Et, de même qu'on peut trouver exposée dans ce musée une ampoule électrique peinte en noir, hormis un anneau transparent bien net à la base, pour réduire, si peu que ce soit, la probabilité que les bombardiers alliés puissent situer leurs cibles nocturnes, je pus voir divers documents et programmes sur la radioactivité, le peu qu'il y avait à voir ; et je vous ai dit ce que j'ai vu. Qu'ai-je vu ? Qu'ai-je appris ?

À Hiroshima, mon dosimètre enregistra 0,2 millirem en vingt-quatre heures – deux fois la radioactivité naturelle de Tokyo. Au début, je pensai avoir découvert un artefact de la bombe, mais un dosimétriste américain me fit remarquer plus tard qu'un tel résultat tombait sans doute dans la norme pré-atomique pour la région ^{47}.

Sur un banc, de l'autre côté des ruines du bâtiment sur lequel tomba la bombe avec son dôme atomique, une fillette avec des nattes était assise sur les genoux de sa jeune mère, gloussant et frottant son nez contre le sien, le ciel bleu jetant sa lumière aveuglante à travers les trous des fenêtres vides dans la brique.

Puis les pétales commencèrent à pleuvoir, se perdant dans la blancheur des dalles de granit, flottant sur les longs cheveux noirs de deux jeunes femmes assises à boire un café, qui chacune tournèrent le visage vers l'autre.



*L'auteur passant un test de dépistage des radiations à Koriyama
après sa seconde visite à la zone dangereuse.*

WILLIAM T. VOLLMANN, né en 1959, vit à Sacramento, Californie. Il est l'auteur de neuf romans, parmi lesquels *Central Europe* (Actes Sud), lauréat du National Book Award. Son monumental traité sur la violence, *Le Livre des violences* (Tristram), a été finaliste du National Book Critics Circle Award. Le cycle d'enquêtes qui complète cette somme est également en cours de publication chez Tristram (premier volume paru : *Le Roi de l'Opium et autres enquêtes en Asie du Sud-Est*).

Composé par Tristram à Auch et achevé d'imprimer par l'imprimerie Floch à
Mayenne en février 2012 pour le compte des Éditions Tristram
39 boulevard Roquelaure B. P. 90110 32002 — Auch cedex

N° d'impression : 81711
Dépôt légal : février 2012
ISBN 978-2-907681-95-7
Imprimé en France

{1} Jill Meryl Levy, *The First Responder's Guide to Radiation Incidents* (Campbell, California : Firebelle Productions, 2006), p. 120.

{2} Farrington Daniels et Robert A. Alberty, *Physical Chemistry*, 3^e édition (New York : John Wiley & Sons, 1966), p. 695.

{3} Ibid, p. 719. « Selon les règlements de l'AEC, aucun travailleur ne devrait être exposé à plus de 5 roentgens par an. »

{4} Région située en Extrême-Orient, à la frontière avec la Chine.

{5} Cet émail était à base d'oxyde d'uranium.

{6} Levy, pp. 153,46-48,93-96. Dans le texte, l'exposition à la radioactivité naturelle est exprimée en mR (milliroentgens). Pour notre propos, un rem (« roentgen equivalent man », une mesure des dommages biologiques) est l'égal d'un roentgen.

{7} Levy.

{8} Une radiographie du thorax est de 0,0001 sievert. Le sievert vaut 100 rems, ou 100 000 millirems.

{9} *The Daily Yomiuri*, n° 21742 (5 avril 2011, édition T), p. 1.

{10} *The Japan Times*, 27 mars 2011, p. 2 (Carte : « Niveaux de radiation maximaux dans l'est du Japon : données de 17 heures vendredi à 17 heures samedi »).

{11} *The Japan Times*, 27 mars 2011, p. 2 (« L'eau radioactive bloque les équipes »).

{12} *The Japan Times*, 3 avril 2011, p. 1 (Masami Ito et Minoru Matsutani, « La contamination de la mer attribuée à un puits de stockage fissuré relié au réacteur : Tepco injecte du ciment pour bloquer les fuites de radiations à la Centrale Numéro Deux »).

{13} Fondée en 1969, cette organisation se préoccupe des questions d'environnement.

{14} Toutes les distances dans le texte sont données par rapport à la Centrale Numéro Un, la plus dangereuse. La distance de Tokyo est calculée, un peu au hasard, à partir du quartier de Setagawa, qui y occupe une position centrale. La distance (faussement) exacte est de 232 km par rapport à la Centrale Numéro Un et de 222 km par rapport à la Centrale Numéro Deux.

{15} Nom officiel de l'armée japonaise.

{16} Conformément à la convention japonaise, je donne le nom de famille en premier.

{17} En d'autres termes, le sol ne tremblait pas de haut en bas, mais d'un côté à l'autre. C'étaient des conditions parfaites pour un tsunami.

{18} En fait, c'est plus loin.

{19} Dans la préfecture de Chiba, près de Tokyo.

{20} Ce terme, au Japon, désigne l'équivalent d'un département.

{21} « De plus, pour les bains en plein air, nous avons défini une règle disant qu'il s'agit de bains mixtes, et nous refusons strictement de vous laisser nouer une serviette autour de vous. »

{22} *The Daily Yomiuri*, n° 21742 (5 avril 2011, édition T).

{23} *The Teachings of Buddha*, 1029^e édition revue (Tokyo : Bukkyo Dendo Kyoki – *Société pour la promotion du bouddhisme* –, 2000), p. 198. [Citation traduite de l'anglais par Jean-Paul Mourlon.]

{24} 1869-1912.

{25} Au moment de l'interview, cela aurait représenté environ 625 dollars.

{26} Sa mère dit qu'en ville, les installations disponibles ne permettaient la crémation que d'une vingtaine de personnes par jour.

{27} L'interprète disait « accumulation », mais ce doit être le sens.

{28} Voir le chapitre « Jewels in Darkness » de mon *Kissing the Mask* (New York : Ecco, 2010). [Non traduit en français.]

{29} Autre commentaire sur la traduction : en japonais, les pronoms sont parfois sous-entendus. La traduction littérale de ce passage est « l'incendie vu si nettement de ma colline ». Ici et tout au long du texte j'ai amendé les traductions brutes de manière analogue. Mon interprète a vu et approuvé le manuscrit final.

{30} Shinichi Otsuka, éd., *Yamahata Yosuke* (Tokyo : Iwanami Shoten, *Nihon no Shashinka* 6 – série *Photographes japonais*, vol. 6 –, 1998), planche 12.

{31} Une formule plus exacte serait « des fondations de maisons dévastées qui maintenant ressemblaient à des champs aux murs brisés ».

{32} Hiroshi Kitagawa et Bruce T. Tsuchida, traducteurs, *The Tale of the Heike* (Tokyo : University of Tokyo Press, 1977, reprise en livre de poche de l'édition de 1975 ; auteur inconnu, 13^e siècle), vol. I, p. 5. *Le Dit des Heike*. [Citation traduite de l'anglais par Jean-Paul Mourlon.]

{33} *Onigiri*.

{34} Sans doute des *daikon*.

{35} *Yomiuri Shimbun*, 9 avril 2011, p. 1. Le chiffre de Koriyama à 18 heures (déterminé la veille, manifestation) était de 1,98 microsievert par heure, ce qui donne 47,52 microsieverts par jour, ou 4,75 millirems par jour – onze fois plus élevé que mon propre chiffre. Je ne peux, en conscience, accorder aucune des valeurs que j'ai enregistrées avec celles données par le journal, parce que je n'ai jamais passé vingt-quatre heures d'affilée à Koriyama. L'incrément

minimum de mon dosimètre est de 0,1, si grossier par rapport aux taux quotidiens de radiation, fort heureusement modérés, que j'ai rencontrés, qu'il reste une énorme marge d'erreur. Mes tentatives pour calculer une constante provisoire pour chaque lieu que j'ai visité ont été, par voie de conséquence, frustrées (sauf pour Tokyo : $1/10$ de millirem par jour $\times 1/24$ de jour par heure = $1/240$ de millirem par heure). Par exemple, mon chiffre approximatif pour Sendai, 0,012 millirem par heure, reposant sur une moyenne temporelle du 6 au 7 avril, est sûrement abaissé par le temps passé à la source chaude dans les montagnes. Le calcul de 0,1127 millirem par heure pour Kesenuma et Oshima, reposant sur dix-sept heures le 8 avril, ne peut être vérifié par le matin du 9, les radiations là-bas ne pouvant être différenciées de celles entre là-bas et Ohira, et entre Ohira et Koriyama. Si la situation s'était prêtée à des mesures plus précises, notre exposition aux radiations aurait été, disons, plus élevée d'un ordre de grandeur.

{36} Une de mes sources pensait que mon 0,4 millirem par jour constituait « une hypothèse très raisonnable ». Mon informateur disait que 0,2 millirem pourrait constituer une radioactivité naturelle pour cette zone. Il ne disait pas pour autant que c'était un fait avéré, et j'imagine, étant donné qu'il est familier des réacteurs nucléaires, qu'il pourrait de ce point de vue tendre à un certain optimisme.

{37} Si le chiffre du *Yomiuri Shimbun* est correct et cohérent, alors près de trois ans suffiraient pour atteindre cette redoutable dose de 5 rems.

{38} Le poisson le plus répandu est (ou était) le poisson plat, de type sole ou carrelet.

{39} 600 sieverts représentent à peu près cent fois la dose létale. Une radio du thorax est de 0,1 millisievert.

{40} À court terme, au moins, les chiffres obtenus à Koriyama étaient cohérents. Il me fallut la moitié du jour suivant pour atteindre Tokyo ; donc, comme l'arithmétique aurait pu le prédire, cette journée me donna simplement le double du taux de base de Tokyo, soit 0,2 millirem.

{41} C'était le village d'Iitate, mentionné plus loin. Une statistique différente (ponctuelle) donne la dose de cet endroit comme égale à 9,13 microsieverts par heure, soit 21,9 millirems par jour, si bien que les 5 rems seraient atteints en 228 jours. Voir *The Japan Times*, 27 mars 2011, p. 2 (Carte : « Niveaux de radiation maximaux dans l'est du Japon : données de 17 heures vendredi à 17 heures samedi »).

{42} Par heure. Cela ferait environ 1,4 millirem par jour, ou à peu près quatre fois ce que mon dosimètre indiquait à Koriyama. À ce rythme, un habitant de Kawauchi accumulerait 5 rems en 9 ans et 9

mois environ.

{43} C'est moi qui interpole. Il a dit en fait : « Alors elles sont allées voir. »

{44} Par heure, sans doute. Cela ferait 0,91 millirem par jour – un peu moins que le chiffre de M. Sato. Si cela reste stable au fil du temps, il faudrait plus de quinze ans pour parvenir à 5 rems.

{45} *Chogoku Shimbun*, 11 avril 2011, première page.

{46} Surnom donné par les aviateurs américains à la bombe.

{47} Source ML.